

Larson

Youssef Swatt's *“Nouvelle” Star*

Black Mirrors p.12 Edouard Van Praet p.15 Eosine p.16 Pierre Solot p.21 Scylla p.22
Stop aux violences sexistes et sexuelles p.24 De l'utilité des clips p.30 Les brasseries musicales p.34



Périodique : 5 x par an
BELGIQUE-BELGIE
P.P. - P.B.
1099 BRUXELLES/X
1/1746
AUTORISATION
Bureau de dépôt :
Bruxelles/x

FRANCOFAUNE FRANCOFAUNE FRANCOFAUNE FRANCOFAUNE

LA COCOF PRÉSENTE:

FRANCOFAUNE FRA

2-12 OCT. 2024 2-12 OCT. 2024 2-12 OCT. 2024 2-

MEMENTO (DOMINIQUE A, SACHA TOOROP, STEPHAN OLIVA, SÉBASTIEN BOISSEAU) ROZA (CARTE BLANCHE)

JEAN-PAUL GROOVE (CARTE BLANCHE AVEC CHARLES, PIERRES, JULIE JUICY, PEET) AN PIERLÉ & LA LUMIÈRE

SAGES COMME DES SAUVAGES GROS CŒUR NAYRA PERITELLE DINAA LUMIÈRE

ÂA MEIMUNA TROTSKI NAUTIQUE SECRÈTES SESSIONS PEGGY LEE COOPER ARIEL TINTAR

ZEDIE LE LOU NOOR GARANCE MIDI CHATON LAVEUR WHITE CORBEAU

MERIL WUBSLIN NATASHA KANAPÉ CUISSE VIPÈRES SUCRÉES SALÉES GABRIELLE VERLEYEN

LOUISE BARREAU MHO DAPHNÉ SWÂN NSANGU PETIT ANIMAL VAKAH PROFANA SOLIPSISME

FIRE & SMOKE WENDJ LEM LEILA LACHTERMAN THOMASLOVEFASHIONVERVIERS ...

FRANCOFAUNE.BE FRANCOFAUNE.BE LA LOUVIÈRE LIÈGE FRANCOFAUNE.BE FRANCOFAUNE.BE

50 CONCERTS 20 LIEUX BRUXELLES 50 CONCERTS 20 LIEUX

01-03.11.2024

New indoor festival in Brussels – 3 days, 3 stages, the best up-and-coming music!

Kelly Lee Owens, English Teacher, Mabe Fratti, Tramhaus, Kassa Overall, Fabiana Palladino, Wu-Lu, Kate NV, Geordie Greep, Pussy Riot, Crystal Murray and many more ...

botanique.be

TIPiK jam. Fédération Wallonie-Bruxelles La Libre DH Sports musique Cristal artissima BRUZZ

LES VOLUMI NEUES VOLUME 8

MAISON DE LA CRÉATION

9 Novembre 2024 14:00 - 01:00

Conseil de la Musique
Rue Lebeau, 39
1000 Bruxelles
conseildelamusique.be

Contacteur la rédaction
larsen@conseildelamusique.be

Directrice de la rédaction
Claire Monville

Comité de rédaction
Nicolas Alsteen
Juliette Depré
François-Xavier Descamps
Christophe Hars
Claire Monville

Coordonnateur de la rédaction
François-Xavier Descamps

Rédacteur
François-Xavier Descamps

Collaborateur-trices
Nicolas Alsteen
Julien Broquet
Nicolas Capart
Louise Hermant
Jean-Philippe Lejeune
Luc Lorfèvre
Lison Marsin
Jacques Proutvost
Stéphane Renard
Didier Stiers
Diane Theunissen
Didier Zacharie

Relocuteur
Nicolas Lommers

Couvorturo
Youssef Swatt's
©Emma Birski

Promotion & Diffusion
François-Xavier Descamps

Abonnement
Vous pouvez vous abonner
gratuitement à Larsen.
larsen@conseildelamusique.be
Tél. : 02 550 13 20

Conception graphique
Mateo Broillet
Jean-Marc Klinkert
Seance.info

Impression
die Keure

Prochain numéro
Novembre 2024



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES



LE SOIR

sabam
for culture

Crédits
Kyler Clark (@cerealkyler)
Guillaume Van Ngoc
Lara Herbinia
Bryan Nicola Maxwell
Emilie Foudelman

P.12

Black Mirrors, la mifa avec Alice Cooper



P.16

Eosine, le phénomène live



P.21

En voyage à Cuba avec Pierre Solot



P.22

Scylla, l'ivresse des Abysses



P.30

Le clip, un vivant en sursis ?



P.34

Les brasseries, nouveaux repaires du rock ?



Édito

Larsen démarre cette rentrée, fidèle à son ADN : s'immerger dans les réalités, les actualités et les questionnements du paysage musical de la Fédération Wallonie-Bruxelles.

Ce nouveau numéro met sous les projecteurs des artistes tels que Youssef Swatt's, récent vainqueur de la 3^e édition de la Nouvelle École et que le magazine qualifiait, il y a deux ans déjà, de figure incontournable du rap belge. Ou encore Black Mirrors qui a relevé le challenge improbable de partir sur la route avec un bébé de quelques mois, assurant les premières parties d'Alice Cooper.

Parallèlement, Larsen interroge une fois de plus des thématiques de fond, comme la pertinence de réaliser des clips en 2024 ou l'analyse de la difficile situation des artistes belges face à Spotify.

Et surtout, Larsen a tenté de faire le point sur un problème majeur que l'on retrouve partout, ou presque, dans notre société : les violences sexistes et sexuelles. A-t-on réellement progressé depuis l'émergence du mouvement #MeToo ? La réponse est mitigée, même si on peut se réjouir de la conscientisation grandissante et de la mise en place d'initiatives ou d'outils pour lutter contre ces violences. Mais c'est toutefois un paradoxe étrange que de devoir le souligner et s'en féliciter, non ?

Claire Monville

En Couvorturo

p.8 ENTRETIEN Youssef Swatt's

Ouvorturo

p.4 ARRIÈRE-PLAN Maxime Lhussier
p.5 AFFAIRES À SUIVRE
p.6 EN VRAC

rencontres

p.11 le talu
p.12 Black Mirrors
p.15 Edouard Van Praet
p.16 Eosine
p.18 Fervents - Turquoise
p.19 Dorothy Gale - Floëmee
p.20 Johan Dupont Trio
p.21 Pierre Solot
p.22 Scylla

Articles

p.24 360° Stop aux violences sexuelles et sexistes
p.28 TENDANCE Une image de marque
p.30 MÉDIA Faut-il encore sortir des clips ?
p.32 BUSINESS Les artistes belges délaissés par Spotify ?
p.34 IN SITU Les brasseries : ces nouveaux lieux de concerts

Les sorties

Bonus

p.40 4x4 Why The Eye ?
p.41 ARRÊT IMAGE Alex Dossogne
p.42 J'ADORE... Benjamin Vndredi
p.42 LANECDOTE Boogie Beasts



©MAYLI STERKENDRIES

musicien

manager

Workaholique auto-déclaré, le Liégeois occupe tous les postes : musicien, manager, agent et boss d'Odessa.

Maxime Lhussier, sur tous les fronts

TEXTE : LOUISE HERMANT

Il est manager quand il n'est pas musicien. Il est aussi manager quand il est musicien. Depuis le tout début de sa carrière, il y a une quinzaine d'années, Maxime Lhussier multiplie les casquettes et les rôles. Quitte à ce que les contours deviennent flous entre ses différentes activités. Quand il rejoint la bande de Dan San et après avoir formé Pale Grey, il se retrouve naturellement à s'occuper des tâches administratives, gérer le booking, organiser des réunions, réfléchir à la promo... La faute, peut-être, à ses études en gestion culturelle à l'ULB et à son expérience au sein de label indé JauneOrange. Son poste s'officialise par la suite. Les deux groupes ne parviennent pas à trouver la bonne personne pour s'occuper du management. Une position pas toujours simple à tenir. « *Il y a un côté très schizophrénique, avec lequel j'ai eu beaucoup de mal pendant longtemps. Par exemple, au moment des concerts, j'ai envie de pouvoir me concentrer sur mon jeu et non pas devoir penser à la logistique.* » Aujourd'hui, le Liégeois assume davantage cette situation, même s'il la juge encore inconfortable.

Après huit ans chez JauneOrange, où, là aussi, il occupe plein de fonctions différentes, le guitariste décide de fonder sa propre

structure, Odessa. Il ne se concentre cette fois plus que sur deux postes : le booking et le management. Dans les premières signatures, on retrouve bien entendu ses propres groupes, en ajoutant The Feather avec lequel il ne joue plus aujourd'hui. Glass Museum, Great Mountain Fire et Glauque embarquent rapidement. Avec sa collègue Julie Cramazou, ils comptent une petite dizaine d'artistes en management et bien plus en booking (Tukan, Condore, Ciao Kennedy, Kuna Maze...). « *Dans le paysage musical belge, j'ai l'impression qu'on est la petite boutique éco-responsable, bio et locale. On travaille avec des artistes qui ont des propositions singulières, sans concession. On essaie de leur donner le plus de rayonnement possible.* » Odessa vient tout juste de fêter ses cinq ans. Pour l'occasion, l'équipe a donné rendez-vous au Reset à Bruxelles le 14 septembre pour mettre en lumière son catalogue. Et parce que son emploi du temps n'était pas assez chargé, Maxime Lhussier vient de lancer son projet solo sous le nom de Danube, dont le premier EP, *Cities*, est déjà paru. « *Je ne m'arrête jamais. Cela fait vraiment partie de moi d'avoir ces différentes casquettes, c'est devenu un trait de ma personnalité.* »



©DR

soul

urbain

White Corbeau *Le protégé de Peet décolle*

Récemment finaliste du Franc'Off (Francofolies), White Corbeau est un artiste qui puise ses inspirations auprès de légendes de la soul et du jazz, comme Nina Simone, Ray Charles ou encore Seal, afin de modeler un univers qui naviguerait entre hip-hop et nu-soul. Dans ses textes, le "corbeau blanc" nous invite à « explorer nos émotions et à éveiller nos consciences ». Dernier single : *Étoiles* sorti en juillet, avec un groove pas éloigné d'un *Get Lucky*.



©DR

chanson

old-now-school

Nsangu *Le goût des guinguettes*

Le visage de Nsangu vous est peut-être familier ? Car Clarice Malamba Nsangu partage son temps entre studio de la RTBF et travaux du soir aux cours Florent ! bercée dans son enfance par les mélodies qu'écoutaient ses parents d'origines congolaises, elle évolue dans un monde sonore mâtiné de soul et de chanson française, le tout influencé par les musiques urbaines... et aussi par son amour pour les guinguettes d'autrefois. Un sacré cocktail !



pop

omo

Morpho *"THE" Voice!*

Morpho, aka Mathias De Vleeschouwer, n'est peut-être pas un inconnu pour vous : vous avez pu le découvrir lors de la neuvième saison de *The Voice Belgique*. Repéré par le musicien et producteur Alex Germys, celui-ci a produit son premier EP, *For the things I want* (2023). Un projet musical oscillant entre pop alternative ou variété et entièrement construit autour de la voix exceptionnelle du jeune artiste. Mathias a également participé à la saison 2024 de *The Voice en France* !



©DR

pop-shoogaze

clip

Uwase *Le shoegaze dans les cœurs*

Si vous êtes amateur-riche de sonorités un peu retro ou fan d'artistes pop shoegaze, mélodiques et mélancoliques (comme les Sundays, Slowdive ou plus proches d'aujourd'hui Fazerdaze ou Hazel English), vous pourriez bien accrocher à cette artiste qui revisite le passé tout en donnant un bon de coup de frais à cette scène indie, tout comme *The Haunted Youth* ou *Eosine*. Sinon, ça se prononce [u-wa-zé] et on vous recommande chaudement le titre *Chorus Baby!*



© LINA WIELANT

jazz-classique

travail-recherche

Julie Rains *JUICY en mode solo*

Au moment d'écrire ces lignes, on ne sait pas encore à quoi s'attendre de cette toute nouvelle aventure en solitaire. Une carte blanche a été offerte à la musicienne à l'occasion du Marni Jazz et l'artiste s'y posera la question de cerner "ce qui lui est propre" tout en décrivant une orientation « *emprunte de la musique classique et jazz qui rencontre un grondement de synthés sur des textes en français qui touchent à l'intime* ».

En vrac...

• Itinéraire d'un batteur surdoué

Un livre retrace le parcours de Bruno Castellucci

Batteur virtuose, figure bien connue de la scène jazz, Bruno Castellucci est au four et au moulin depuis le début des années 1970. Apparu aux côtés de Jacques Dutronc, de Michel Polnareff, de Jaco Pastorius, Chet Baker, Kris De Bruyne, Toots Thielemans, Two Man Sound, Guy Cabay ou Marc Moulin et son groupe Placebo, le musicien compte plus de 300 collaborations à son actif. Cette carrière, jouée dans l'ombre de gens célèbres, est aujourd'hui au cœur d'un ouvrage signé par Michel Mainil. *Bruno Castellucci - Itinéraire d'un sideman*, retrace en 294 pages le chemin parcouru par l'un des musiciens les plus talentueux de la Fédération Wallonie-Bruxelles.

Riche en anecdotes, en récits vécus sur scène ou dans les coulisses, cet ouvrage a bénéficié du support de nombreux intervenants, dont François De Brigode, Margaux Vranken ou Stéphane Galland. Sorti chez Bossa Flor Éditions, le livre de Michel Mainil est disponible à l'achat sur le site de l'éditeur, ainsi que dans quelques librairies averties. bossaflor.com

• Comment la musique change le monde ?

Un podcast RTBF en 6 épisodes

À travers 6 épisodes, Camille Loiseau nous emmène à la rencontre des acteur·rices du monde de la musique qui œuvrent dans les marges, aux services des combats sociaux tels que le féminisme, l'antiracisme, la culture durable ou encore la lutte contre les violences sexistes et sexuelles. Passionnée par les sons, la journaliste met en lumière comment ils peuvent devenir le vecteur de nouvelles alternatives, engendrant des solutions sociétales, globales et durables.

« Imaginez un monde où la musique n'est pas qu'un simple divertissement, où prendre le micro c'est politique, où les lieux de fête sont aussi des endroits de luttes et de revendications... Bienvenue dans l'ici, et maintenant ! Et si se rassembler c'était déjà participer à un nouveau projet de société, plus juste et plus inclusive ? »

À l'aide des témoignages d'intervenant·es invité·es, les podcasts explorent la force des collectifs, et permet de repenser les manières de faire et de consommer la musique, faisant la part belle aux valeurs antiracistes, inclusives et féministes, et défendant les luttes contre les violences racistes, sexistes et sexuelles. Le podcast enregistré pour JAM. est disponible dans sa totalité sur Auvio. auvio.rtbf.be



• Franc'Off 2024

Le palmarès

Retour sur les résultats du concours Franc'Off 2024 (le tremplin des Francofolies de Spa) en juillet dernier. Un palmarès dévoilé quelque peu avant le festival qui met en lumière des artistes dont on vous a déjà parlé dans nos colonnes.

C'est donc White Corbeau qui remporte le **1^{er} prix** : - 1.250 euros offerts par la FFMWB - Fédération des Festivals de Musique Wallonie-Bruxelles - 1.000 euros offerts par PlayRight/Sabam For Culture - la programmation aux Francofolies de Spa en 2025 - une séance photos chez Stone-Design Photography - une journée de studio chez Team 4 Action Le **2^e prix** a été attribué à Coralien : - 1.000 euros offerts par PlayRight/Sabam For Culture - 750 euros offerts par la FFMWB - Fédération des Festivals de Musique Wallonie-Bruxelles. Coralien sera aussi programmé au Centre culturel de Huy ainsi qu'au Centre culturel Spa-Jalhay-Stoumont. Il remporte encore une première partie au Zik-Zak à Ittre ainsi qu'une résidence au Centre culturel de Verviers. Et c'est la jeune artiste Jaffa qui remporte le **3^e prix** : - 500 euros offerts par la FFMWB - Fédération des Festivals de Musique Wallonie-Bruxelles - 500 euros offerts par Sphères Sonores.

• Stéphanie Huang

Violoncelle solo de l'Orchestre de Paris

La violoncelliste belge Stéphanie Huang, lauréate et Prix Musiq3 du public lors du Concours Reine Élisabeth en 2022, a remporté le poste de violoncelle solo à l'Orchestre de Paris. L'Orchestre de Paris est dirigé depuis 2020 par le jeune chef d'orchestre finlandais Klaus Mäkelä et Stéphanie Huang devrait arriver au sein de l'orchestre dès cette nouvelle saison.

• Prix Joséphine des Artistes

Krisy was in the house

Le Prix Joséphine des Artistes a vécu une troisième édition, présentant une nouvelle sélection de quarante nouveaux albums choisis parmi plus de 310 inscrits. Joséphine ? Ce prix doit son nom tant à Joséphine Baker qu'à la chanson d'Alain Bashung, *Osez, Joséphine*. Directement inspiré du fonctionnement du Festival de Cannes, il donne la parole à ceux qui font la musique, les artistes, ce sont eux qui s'expriment sur la sélection réalisée par un comité composé de journalistes "musique", tous styles confondus. Une présélection 2024 pour laquelle seule compte la qualité artistique - sans considération de genre ou de notoriété. Rap, rock, chanson... Tous les styles de musique sont représentés à travers des talents confirmés ou des artistes émergent-es.

On y retrouvait, en vrac, des artistes aussi divers-es et varié-es que Bonnie Banane, Lala &ce, Alain Chamfort, (le flamand) Bolis Pupul, Clara Ysé, Luidji, Justice, etc. et on y retrouvait le rappeur belge Krisy sélectionné pour son album *Euphoria* (lire la rencontre dans le Larsen°56 - p.11) ou encore Shay, d'origine belge mais installée en France depuis de longues années. Et puis aussi de nombreux artistes émergent-es intéressant-es à découvrir.

Le Prix est organisé avec le soutien du CNM (Centre National de la Musique), de la Sacem, de l'Adami ainsi qu'avec les encouragements des organismes représentatifs de la production phonographique : La Félin, le SMA, le SNEP et l'UPFI.

Krisy et Shay ne figurent malheureusement pas dans le palmarès final des dix artistes sélectionné-es : Disiz, Bonnie Banane, Clara Ysé, Crystal Murray, Eloi, Irène Drésel, Lala &ce, LORD\$, Lossapardo, Sophie Soliveau.

Le 26 septembre, ne manquez pas le concert du Palmarès en direct sur FIP depuis le Studio 104 de la Maison de la Radio et de la Musique avec les prestations live des 10 artistes et la désignation du ou de la lauréat-e.

- **Grande Médaille de la chanson française**
Adamo primé par l'Académie française

L'écrivain Amin Maalouf – qui occupe la plus haute fonction au sein de l'institution (Secrétaire perpétuel) – a remis la Grande Médaille de la chanson française à Salvatore Adamo en juin dernier.

Établie en 1635 par le cardinal de Richelieu, l'Académie française contribue « au perfectionnement et au rayonnement des lettres », rassemblant des personnalités qui ont illustré la langue française : poètes, romanciers, dramaturges, critiques littéraires, philosophes, historiens, scientifiques, hommes d'État ou artistes. Depuis 1675, l'institution remet annuellement différents prix littéraires. L'Italo-Belge Salvatore Adamo se distingue ainsi de la plus belle des manières.

Au-delà de cette prestigieuse distinction, le chanteur accède au titre de Citoyen d'honneur de la Ville d'Andenne. La cérémonie de remise de ce titre s'est déroulée le 27 juin au Centre culturel d'Andenne.

- **Olivier Battesti est décédé**
Le cofondateur de Mamemo avait 65 ans

Olivier Battesti avait cofondé Mamemo avec Martine Peters à la fin des années 70. De musical, le groupe jeune public est vite passé également aux images, livres et dessins animés, et a aussi fait une incursion dans le monde audiovisuel, en télé donc sur la RTBF, avec Ici Bla-Bla. Olivier Battesti était encore à l'initiative de la Maison qui chante, un lieu dédié à la chanson jeune public à Ixelles (Bruxelles).

- **Décès de Jodie Devos**
La soprano n'avait que 35 ans

La soprano belge Jodie Devos est décédée le 16 juin 2024 à Paris, entourée de sa famille et de ses proches. Âgée de 35 ans seulement, Jodie est décédée des suites d'un cancer du sein qui l'avait contrainte à annuler plusieurs engagements. Elle était considérée comme l'une des artistes lyriques les plus talentueuses de sa génération. Toute la rédaction de Larsen adresse à sa famille et à ses proches ses plus sincères condoléances.

- **Gouvernement de la Fédération Wallonie-Bruxelles**

La ministre-présidente Élisabeth Degryse en charge de la culture

Le nouveau Gouvernement de la Fédération Wallonie-Bruxelles a prêté serment devant le Roi. Élu(e) ministre-présidente, Élisabeth Degryse (Les Engagés) sera également chargée de la culture, du budget, de l'enseignement supérieur, des bâtiments scolaires, de l'éducation permanente, des relations Internationales et de la Francophonie.

Âgée de 43 ans, Élisabeth Degryse est née en 1980 à Ixelles. Mariée, mère de quatre enfants, elle vit actuellement à Uccle. Diplômée en histoire et en sciences politiques à l'Université catholique de Louvain (UCL), la nouvelle ministre-présidente de la Fédération Wallonie-Bruxelles a notamment travaillé pour l'échevinat de la propreté de la Ville de Bruxelles, pour le député bruxellois Denis Grimberghs (ex-cdH), et au cabinet de la vice-première ministre Joëlle Milquet (ex-cdH), où elle était cheffe de cabinet adjointe.

En 2011, Élisabeth Degryse rejoint les Mutualités Chrétiennes, devient secrétaire nationale en 2015, puis vice-présidente en 2020. À la veille des élections du 9 juin dernier, Maxime Prévot, le président du parti Les Engagés, s'était tourné vers de nombreuses personnalités de la société civile. Il avait notamment choisi Élisabeth Degryse comme tête de liste à Bruxelles.

Élu(e) avec 11.483 voix de préférence, la politicienne place la santé, l'égalité salariale et la lutte contre les violences faites aux femmes parmi ses priorités.

- **Une série de podcasts...**

pour on finir avec la masculinité toxique?

Men in Progress est un dispositif de lutte contre les violences sexistes et sexuelles dans les espaces festifs, à l'intention des hommes cisgenres, initié par le Bru-X-elles Festival (dernière édition : le 27 juin dernier). Un projet co-créé avec Liminal.

C'est aussi une campagne de sensibilisation et une boîte à outils (vidéos, podcasts...) à destination des hommes cherchant de nouvelles pistes de réflexion et d'action. Men in Progress s'est donné pour mission d'ouvrir le dialogue sur le sujet et de contribuer à rendre les milieux festifs plus sûrs, inclusifs et exempts de violences.

À votre disposition, une série de podcasts qui invitent les hommes à réfléchir sur leurs privilèges et sur les masculinités afin de devenir des alliés engagés. On y aborde, pour l'instant, trois thématiques :

- **Épisode 1 :** Le "mec bien" existe-t-il ?

- **Épisode 2 :** Alcool et drogues, un indispensable pour faire la fête ?

- **Épisode 3 :** Dragage et culture du consentement : va-t-on enfin en finir avec les dragueurs pénibles ?

À placer entre toutes les oreilles.

meninprogress.org



- **Retour sur le palmarès du festival VKRS**

Voici les clips plébiscités par le jury et le public...

Organisé en juin dernier, dans l'antre du Théâtre des Riches-Clairettes, le festival VKRS ("Video Killed The Radio Star") a rassemblé les secteurs de la musique et de l'audiovisuel autour des meilleurs clips vidéo produits en Belgique et à l'étranger. Cette année, plusieurs prix du public et du jury sont venus récompenser les clips en compétition.

Palmarès de la compétition nationale :

Prix du jury Le 1^{er} prix du jury a été décerné au clip "Trébucher sur un chien" de Vin de Sprite, réalisé par Antoine Loyer et David Noblet (prix distribué par la Sabam For Culture et VKRS). Présenté en avant-première dans le cadre de la compétition nationale, le clip est sorti officiellement sur les plateformes le 5 juillet. Le 2^e prix du jury a été attribué au clip *Trash Club* de Jean-Paul Groove, réalisé par Simon Breeveld (prix distribué par le Conseil de la Musique).

Prix du public

Le 1^{er} prix du public a été décerné à au clip *Kodak* de ONHA, réalisé par Nitram et Studio Mimesis. Le 2^e prix du public a été décerné au clip *Fortress* de FURNS, réalisé par Robin Dutrieux. Le 3^e prix du public a été décerné à Alex Dossogne du Studio Mimesis pour son clip *Ego Death* de l'artiste RARI. Le 4^e prix du public a été décerné au clip *Double Trouble* de Dombrance, réalisé par Ulysse Lefort et Olivier Laude.

Palmarès de la compétition nationale

Dysfunction and Burn, de l'artiste Moss Velveta, réalisé par Jonas Royer et Moss Velveta est le tout premier lauréat de la première édition de la compétition internationale. Par ailleurs, Le clip *Fast-life* de Martha Da'ro, réalisé par Cyprien Bourrec (réalisateur) et Samuel Esselinckx (chef opérateur) remporte le "prix de la musique" (prix attribué par le Conseil de la Musique) et le "prix de l'image" (attribué par Panavision).

Enfin, le "prix de la distribution" a été attribué par l'Agence belge du court métrage au clip *The Cage* de l'artiste G.ERALD, réalisé par Roxanne Gaucherand.



©EMMA BIRSKI

rap

nouvelle-école

Youssef Swatt's

“Nouvelle” Star

INTERVIEW : NICOLAS CAPART

Récent lauréat du concours *Nouvelle École* sur Netflix, le rappeur tournaisien Youssef Swatt's jouit enfin de toute l'attention qu'il mérite. Si aujourd'hui il sourit et entend profiter de cette chance pour concrétiser ses envies, le tourbillon médiatique qui l'entoure ne lui fera pas perdre la tête. Retour sur ses déjà 10 ans de carrière, son sacre cathodique et sa soudaine notoriété.

La vie est parfois bizarre. Et on imagine à peine la tempête d'émotions qui a traversé sa tête ces dernières semaines. Le 21 juillet, Aya Nakamura, SCH et SDM, jurés VIP du show *Nouvelle École* produit par Netflix, déclarent Youssef Swatt's grand vainqueur de la 3^e saison. Un sacre qu'on n'avait pas forcément vu venir malgré la montée en puissance du Belge de 26 ans au fil des primes, tant son rap ne cadrait pas d'emblée avec les standards très modernes de l'émission. Pourtant, encore une fois, sa plume fait mouche. Après trois albums et une décennie de carrière faite de hauts et de bas, Youssef Swatt's s'offre enfin un coup d'éclat. Et rarement lauriers auront été aussi mérités.

Comment commence l'histoire ?

Youssef Swatt's : Je suis né à Tournai le 8 février 1998 et c'est là que j'ai grandi. Ma grand-mère y résidait et on l'a rejointe à notre arrivée. Ma mère était femme au foyer, mon père chauffeur de bus – il l'est toujours. Avant moi, mes parents vivaient en Algérie. Je suis le premier de leurs enfants à voir le jour en Belgique. Deux de mes frères et sœurs sont nés là-bas, moi presque. Mais j'ai les deux nationalités et je suis attaché aux deux pays. Une grande partie de ma vie est en Algérie, j'y retourne régulièrement.

Vous ne manquez jamais une occasion de rappeler que vous venez de Tournai. Pourquoi ?

J'ai toujours adoré Tournai. D'abord parce que c'est une ville à taille humaine. Très vite, tu connais tout le monde, à chaque sortie tu revois un peu les mêmes têtes, il y règne une ambiance de grand village. Ce que j'aime à Tournai, ce sont surtout les gens, ma famille, mes amis... Aujourd'hui, je n'y suis plus beaucoup et quand j'y retourne, c'est pour les voir. C'est là aussi que j'ai commencé à faire de la musique. Avec une sorte de complexe, l'impression qu'en venant d'une petite ville, ça allait être plus compliqué, qu'il faudrait davantage batailler. Avec le recul, je réalise que ça a été l'inverse. Comme il ne se passait pas beaucoup de trucs artistiquement à Tournai, tout le monde m'a donné de la force. Bien plus que si j'étais un énième rappeur qui tente de percer à Bruxelles ou à Paris. Les gens étaient contents qu'un gars du coin émerge et tente d'accomplir quelque chose. Pour moi c'était une fierté.

Il y a les rappeurs du fond de la classe et ceux du premier rang... Pour vous, c'était comment l'école ?

L'école, ça s'est très bien passé, j'aimais beaucoup ça. Et j'étais plutôt dans la "team" premier de classe. Je galérais un peu en maths et en sciences, par contre j'étais bon en français. J'ai eu la chance de tomber sur les bons professeurs, dans les bons établissements. Mes maternelles dans une petite école communale du quartier du Maroc, mes primaires à l'École communale de la Justice en ville, puis mes secondaires à l'Athénée Jules Bara, au Collège Notre-Dame et pour finir à la Sainte-Union de Kain, en option éducateur. J'ai vraiment aimé cette dernière année. Parce qu'on avait une relation d'égal à égal avec les enseignants, qui n'essayaient pas de nous infantiliser. À partir de là, c'est gagné avec moi.

Éducateur, c'est un boulot que vous envisagiez de faire à l'époque ?

Totalement et j'y pense encore. J'ai toujours aimé le milieu de l'animation. J'ai été chef scout, j'ai encadré plein d'enfants, et j'étais moi-même issu d'une famille nombreuse, donc il y avait toujours du monde à occuper. Quand je me suis inscrit en option éducateur, c'était plus par curiosité que par vocation. Mais je me suis vraiment découvert une passion pour le job. D'abord grâce à des professeurs qui m'en ont donné le goût, ensuite car il y avait beaucoup de stages : j'ai bossé dans une maison d'enfants placés par le juge, avec des personnes en situation de handicap, puis en maison de retraite... Et j'ai à-do-ré chacune de ces expériences. Là, il y a la musique mais avant ça je bossais dans la com', ce sont des métiers qui

correspondent à une période de ma vie : tu es jeune, tout le temps en mouvement, toujours en train de bouillonner... Mais un jour, j'aurai envie de me poser et je me vois bien éducateur jusqu'à la retraite.

Avant de devenir Youssef Swatt's, vous étiez Petit Youssef, prodige du rap dès douze ans. Comment est venue la musique ?

Ma grande sœur, l'aînée, m'a éduqué aux mots. Elle m'a appris à lire très jeune et n'a cessé de me mettre des bouquins dans les mains. Mon grand frère lui m'a éduqué au hip-hop. À six ans, j'étais déjà un énorme fan de rap ! Mes albums préférés, c'étaient ceux de Sinik, Youssoupha, Keny Arkana, Sniper, Soprano... Le premier que je me suis acheté tout seul au Free Record Shop – je devais avoir sept ans et j'avais reçu un peu d'argent pour la fête de l'Aïd –, c'était un disque de Tupac. Ces artistes, je les voyais avec mes yeux d'enfant, c'étaient des modèles, je rêvais d'être comme eux. Mes potes voulaient tous devenir footballeur ou acteur. Moi c'était le rap.

Et l'écriture ?

Quand j'ai eu 12 ans, mon prof de français m'a pris sous son aile et encouragé à écrire. De la poésie, des nouvelles et même un petit roman à l'époque, une histoire de pirates sur une centaine de pages. Clairement un plagiat de *Pirates des Caraïbes* qui m'avait "matrixé" à l'époque. (...) Je suis parti en vacances avec ma mère récemment. On ressassait des souvenirs et elle m'a rappelé que, tout petit, je lui avais dit « *plus tard, je veux aussi raconter des histoires* ». Que, chaque soir, elle venait à mon chevet m'en raconter avant le dodo mais que, très vite, les rôles s'étaient inversés et que c'est elle qui m'écoutait. Donc j'ai très vite compris le pouvoir incroyable des mots.

Puis, vous passez des histoires de pirates aux punchlines.

C'est avec mon meilleur ami que je rappe pour la première fois. Un jour, j'entends parler d'ateliers d'écriture organisés par la Maison des jeunes Port'Ouverte à Tournai et je m'inscris. Avec l'aide d'un des éducateurs, je pose mes premiers trucs. Puis, à 13 ans, je participe à un "open mic", encouragé par mon frère. Avec que des gars de dix ans de plus que moi ! Vient l'âge des sorties, je commence à traîner dehors avec mes potes... Et mon seul objectif est de rapper tout le temps. Partout, j'emportais mon enceinte bluetooth, des prods, mon texte de 3 minutes, et je kickais. Parfois quinze fois le même freestyle sur une soirée ! Dès que j'avais écho d'un "open mic", que ce soit à Liège ou à Charleroi, je disais à mes parents que je dormais chez mon pote Léo et on y allait. S'il fallait frauder le train, puis dormir à la gare ou dans une cage d'escaliers, on le faisait.

Quel a été le déclic ?

À Tournai on me connaissait, il y avait déjà eu quelques articles, un reportage de la télé locale, les gens me partageaient sur les réseaux... Mais ce qui a vraiment fait la différence, c'est quand DéparOne m'a repéré et invité à faire un freestyle pour sa chaîne Give Me 5. La vidéo a buzzé, en mode "le petit gars de 14 ans qui rappe comme les grands"... Et de là, les événements se sont très vite enchaînés. Premier EP à 15 ans, puis première petite tournée, plein de rencontres d'artistes bien plus connus que moi, des freestyles tous azimuts. Ensuite, deuxième EP, déménagement à Bruxelles et premier album : *Vers l'infini et au-delà* (2017). Avant d'entamer mes études en communication. La musique, ça se passait bien. Bien sûr, je n'en vivais pas, mais j'ai joué au Dour Festival, eu quelques dates en Suisse, fait un peu de promo... J'étais heureux, j'avais l'impression d'avoir accompli quelque chose. En parallèle, je poursuivais mon cursus et j'ai atterri un peu in extremis dans l'agence Nonante Cinq pour un stage, où je me suis bien plus. Finalement, je ne suis plus jamais retourné à l'école, et j'ai commencé à y travailler.

Qu'est-ce que vous retirez de cette expérience professionnelle dans la com' ?

Bosser chez Nonante Cinq a été un gros "game changer" pour moi. C'est le moment où je commence à avoir un vrai cadre dans ma vie, des collègues, une routine, et à kiffer ce que je fais. J'étais chef de projet mais je touchais à tout, que ce soit des campagnes de presse, des spots de pub, l'organisation d'événement ou tout autre idée pour satisfaire nos clients. Je suis arrivé au bon moment et j'ai vu l'agence grandir peu à peu. Aujourd'hui, je n'y suis plus mais ça reste la famille. J'y ai appris à mieux communiquer et c'est précieux pour un artiste. D'ailleurs c'est toujours Nonante Cinq qui gère les RP de mon projet Youssef Swatt's. Avec tarif préférentiel bien sûr, je me suis fait moi-même le devis avant de partir ! Écrire des punchlines, c'est un peu comme inventer un slogan, il s'agit toujours de jouer avec les mots. Au final, les rappeurs sont un peu des publicitaires.

Depuis Nouvelle École, les projecteurs sont sur vous et soudain les sollicitations pleuvent. Pourtant, vous êtes là... depuis 10 ans.

Peu importe l'heure à laquelle tu crois en moi, si tu as envie de me donner de la force, je prends, c'est cool. Une actu comme Nouvelle École, forcément ça change la donne, alors j'accueille tout ce qu'on me donne et ça me convient très bien. Depuis mes débuts, j'ai eu le soutien des médias. D'autant que je ne suis pas blasé, je me contente vite de ce que j'ai. Certes, parfois c'est bien d'avoir la dalle, mais c'est bien aussi d'être reconnaissant et de profiter. J'essaie toujours de m'émerveiller des petites choses, c'est ma philosophie. Sinon, la vie est triste... C'est ce qui m'a permis de ne pas baisser les bras.

Youssef Swatt's

« L'objectif, c'est d'enregistrer un maximum de nouveaux morceaux et de sortir un EP en automne. »

Jamais vous n'avez envisagé de laisser tomber ?

Il y a eu des moments de découragement. Après mon 3^e album (*Pour que les étoiles brillent*, 2022), j'ai eu une phase difficile. J'avais des soucis avec mon ancien label – qui a tout bonnement fait faillite à la sortie du disque –, j'étais dans la merde financièrement et professionnellement, ça faisait dix ans que je mettais mon énergie dans la musique. Il n'y avait pas de "momentum", les gens ne m'attendaient plus vraiment. Mais ce n'était pas encore mon moment. Avec tout ce qui m'arrive maintenant, je m'en rends compte. Si j'avais fait Nouvelle École il y a quelques années, je n'aurais pas été prêt. Et je ne parle pas de maturité mais vraiment de compétences. Aujourd'hui, après cinq ans d'expérience en agence, avoir managé des artistes, construit des stratégies, discuté avec des maisons de disques, parlé avec les médias, en connaissant les contrats et tout le business de l'intérieur, j'ai l'impression d'être diplômé et prêt à percer.

Comment vous vous retrouvez dans le casting de Netflix ?

En 2022, j'ai reçu un message d'une casteuse de Netflix pour faire la saison 2 mais j'ai refusé. Primo, parce qu'à l'époque la première n'avait pas encore été diffusée et que je ne savais pas

à quoi le programme ressemblait. Secundo car je sentais clairement que ce que j'avais à proposer artistiquement n'était pas dans les codes d'une telle émission. Pour moi, il y avait une incohérence. Je n'en réalisais pas encore le potentiel de promotion et d'exposition.

En 2023, je suis en vacances chez mon cousin à Montréal et un pote m'envoie un message où il commence à m'insulter... Pendant de longues minutes, le gars me remonte les bretelles et me met un gros coup de pression : « *Je viens de regarder la 2^e saison de Nouvelle École, y'en n'a pas un qui est plus chaud que mon pote ! Tu aurais dû le faire, à un moment faut que tu penses à toi, que tu te donnes les moyens !* ». Il avait raison. Du coup, j'envoie direct un texto à la personne qui m'avait casté. Elle me répond qu'elle bosse toujours pour Nouvelle École mais qu'ils envoient les noms des candidats de la saison 3 à Netflix le lendemain matin et que si je veux passer le casting c'est tout de suite. Elle m'a envoyé un lien et je l'ai fait. Ça s'est joué à 24h. Deux mois après, ils m'ont rappelé.

Durant les enregistrements, il y a eu des moments où vous vous êtes demandé « qu'est-ce que je fais là » ?

Je me suis dit ça deux fois : le jour de mon arrivée et le soir de la finale. (...) Après, j'essayais de pas trop cogiter, je savais pourquoi j'étais là et pourquoi j'avais accepté de le faire. Pas pour gagner mais juste pour avoir l'opportunité de rapper face caméra, de déposer mon CV et puis "ciao". Mais peu à peu, je me suis pris au jeu. Le tournage a duré un mois et demi, c'est passé super vite. J'abordais les épreuves individuellement. Jusqu'à cette finale où je me tire une balle dans le pied en écrivant mon titre (*Générique de Fin*, – ndlr) avant même de monter sur scène. Je parlais perdant, j'en étais convaincu et je voulais me barrer avec style, à la 8Miles. Mais le moment venu, face à ma famille et à mes proches qui s'étaient déplacés, je m'en suis voulu. Ma mère me voyait sur scène pour la première fois, et j'allais perdre... Pourquoi je n'étais pas capable de faire un hit ?! Toute la journée, j'étais mal luné jusqu'au moment de prester. Puis le public a kiffé, le jury a validé. Et j'ai gagné.

Comment gérez-vous cette nouvelle notoriété ?

C'est sûr qu'il y a un vrai changement. Sur les réseaux évidemment, mais surtout dans la vraie vie. Et jusque-là, ça se passe très bien. Je ressens beaucoup de bienveillance. Personne ne m'a manqué de respect, jamais ça ne m'a saoulé, au contraire j'adore ça. Les seules fois où ça peut s'avérer un peu compliqué, c'est quand tu sors avec des potes, que tu es tranquille en famille... ou devant l'urinoir. Tu as toujours envie de préserver tes proches. J'ai une anecdote à ce propos. Récemment, j'ai emmené ma mère quelques jours à Amsterdam pour la régaler. Sur le conseil d'un pote, je portais une casquette mais des touristes m'ont reconnu en mode « *C'est le gars de Nouvelle École ?* ». Comme j'étais avec ma mère, je n'ai pas relevé et j'ai continué de marcher. Mais c'est elle qui leur a répondu « *Oui, oui, c'est bien lui* » avant de se tourner vers moi : « *Youssef, viens faire une photo !* ».

Et maintenant, quelle est la suite ?

J'enchaîne beaucoup de concerts en ce moment. Des festivals, une tournée à la rentrée qui passera par la Suisse, la France, la Belgique et se terminera avec trois dates très importantes pour moi : à l'AB, à la Cigale et au Bataclan. En parallèle, j'essaie de prendre un peu de temps pour moi et j'utilise le reste pour me retrouver aussi souvent que possible en studio. L'objectif, c'est d'enregistrer un maximum de nouveaux morceaux et de sortir un EP aux alentours de l'automne. Une sorte de carte de visite, histoire de battre le fer tant qu'il est encore chaud et de donner du son au gens qui sont en attente... Mais j'essaie de ne pas me mettre trop de pression. J'ai besoin de m'imprégner de tout ce qui se passe pour savoir où je vais... et avancer.



album

électro-urbain

©BERNARD BABETTE

le talu

TEXTE : DIANE THEUNISSEN

Lauréat de la dernière édition du concours Du F. dans le texte, le talu revient sur le devant de la scène avec *tuning contre la sadness*, un premier album politique et renversant, infusé de poésie et d'autotune.

2021, Bruxelles. Après plusieurs années passées sur les planches, le talu se plonge dans la musique et se met à écrire ses premières chansons. Très vite, il est invité à participer à un open-mic queer dans un bar du centre-ville. « J'y suis allé, j'ai fait trois chansons sur des prods YouTube en regardant mes pieds et à la fin, j'ai dit : "je cherche quelqu'un pour collaborer avec moi parce que je ne sais pas faire de musique". Et Maïa était là », se remémore-t-il, une pointe d'émotion dans la voix. Maïa, c'est la compositrice, musicienne et productrice qui a répondu à l'appel, et accompagne désormais le talu dans le développement de son projet musical. « Il y a eu une rencontre au niveau de la musique mais aussi une rencontre humaine. Ça a fonctionné parce qu'au niveau humain, on s'est trouvé », souligne-t-elle.

Quelques jours plus tard, iels se retrouvent à Molenbeek – dans le home studio de Maïa – et se mettent au boulot. « Si on s'était donné rendez-vous

dans un grand studio super équipé, je pense que ça m'aurait grave mis la pression. Le fait d'avoir un super micro, du super matos et d'être à deux dans un endroit assez intime, ça nous a permis de déployer notre univers musical », explique le talu. Un univers vaste et hybride, une palette qui s'étire entre rap, techno, trap et chanson française, que l'on retrouve sur leur premier disque sorti en juin dernier, *tuning contre la sadness*. « Le tuning, c'est une métaphore de notre vie collective dans la queerness et la militance. Avec ce qu'on a à disposition, de la créativité, de l'amour, de l'échange, on va réussir à créer quelque chose dont on est fier et qui nous fait du bien », ajoute l'artiste. Véritable collection de moments de partage et d'expérimentation, ce disque est à la fois libre, collectif et revendicateur, et ne suit aucune direction, si ce n'est l'envie des deux artistes de créer un objet qui leur ressemble. « Il n'y a pas eu de rigidité dans la structure. Je pense que c'est une des forces qu'on a, c'est qu'on se laisse créer ou composer de manière très libre. On parvient toujours à retomber sur nos pattes, et je crois que c'est ce qui crée l'univers de cet album », ajoute Maïa.

le talu

« Ce qui nous permet de nous transformer, ce sont les représentations auxquelles on a accès. »

Si chaque morceau suit son propre itinéraire, l'usage de l'autotune est sans doute l'un des éléments phares du projet. « L'autotune, ça m'a décoincé, confesse le talu. J'avais envie de chanter depuis super longtemps et c'est l'outil qui m'a permis de réaliser ce rêve en me cachant un peu, dans un premier temps. Maintenant, j'ai l'impression d'avoir dépassé ça, d'avoir plus confiance en ma voix et de pouvoir vraiment l'utiliser comme un outil. Je trouve que cette sonorité digitale apporte un peu de second degré : la présence de l'autotune, ça dédramatise les propos d'une chanson... et c'est marrant. »

Cela dit, les deux ami-es sont formel-les : ce disque, c'est avant tout un vecteur d'images et de représentations. « Cette année a été très chargée politiquement et émotionnellement, et cet album m'a accompagné dans le processus de création d'images nouvelles. On n'est pas les seuls à faire ce qu'on fait, mais il y a beaucoup de musique actuelle que j'écoute qui parle de réussite individuelle, d'amour hétéro exclusif, de drames très personnels, etc. J'adore cette musique mais je crois aussi que ce qui nous permet de nous transformer, ce sont les représentations auxquelles on a accès », souligne le talu. Et on est bien d'accord avec lui.

le talu
tuning contre la sadness
Autoproduction





tournée

enfant

Black Mirrors

Les parents du rock

TEXTE : JULIEN BROQUET

Il y a des propositions qui ne se refusent pas. Jeunes parents, Pierre Lateur et Marcella Di Troia ont quand même pris la route cet été pour assurer des premières parties en Allemagne d'Alice Cooper avec leur groupe Black Mirrors. Ils parlent de Vincent Furnier, de perspectives, d'écologie, d'enfant et d'encadrement.

Vous vous êtes retrouvés à assurer la première partie d’Alice Cooper sur cinq dates en Allemagne. C’est quoi votre secret ?

Pierre Lateur : L’offre est arrivée un peu par hasard et en dernière minute. Fin avril, début mai, notre agent allemand nous a envoyé un mail en nous demandant si on était chauds. À l’époque, on était vraiment en mode bébé. On a dit : faut voir. On ne sait pas trop. Ça dépend combien c’est payé. Quelles sont les conditions. On a fait un peu les fines bouches. Comme des gros prétentieux (rires). Finalement, quand tu tournes avec des artistes comme ceux-là, au niveau des backstages, de l’accueil, tu n’es pas sur des endroits crados et foireux. Donc, on s’est dit que c’était jouable avec un enfant en bas âge. On a quand même refusé d’autres propositions parce que dans notre esprit c’était un peu déconner avec un petit.

Marcella Di Troia : Le cadre ici était super. En plus, Alice Cooper ne boit plus. Il a arrêté l’alcool. Du coup, il n’y en avait pas une goutte dans les loges. On a même dû demander pour avoir quelques bières...

Il est comment alors Vincent Furnier (aka Alice Cooper, – ndlr) ?

PL : Ça a l’air d’être un mec super naturel. Extrêmement simple. Très calme et posé. On l’a vu en tenue de ville. Ce genre d’artiste est très peu dans les loges. Il arrive en dernière minute. Au début, c’est presque un fantôme. Tu l’aperçois juste passer rapidement dans le couloir. On l’a rencontré dès le premier jour. On lui a présenté le petit. Il lui a fait un check et lui a offert un serpent en peluche. Un de ses goodies du merchandising. C’est complètement dingue d’encore chanter comme il le fait à son âge.

MDT : On a eu davantage de contacts avec ses musiciens qui sont vraiment relax et hyper chill. L’ambiance de son crew est très familiale. Ils sont extrêmement soudés et aimables. On a été invités au resto après la tournée. On s’attendait à se retrouver avec les techniciens. Mais non, pas du tout. Sa fille nous a directement proposé de nous asseoir à leur table.

Pierre Lateur

« Sur notre dernier album, il y a une chanson qui explique pourquoi on n’aura jamais d’enfants. »

Qu’est-ce que vous tirez d’une expérience comme celle-là ?

PL : Tu y es confronté à de fameuses assistances. C’est un peu comme se produire dans un gros festival. Sauf que le public est déjà là quand tu joues. Parce que celui qu’il veut voir se produit seulement une heure après toi. En Allemagne, les gens se battent pour avoir une place au premier rang. Et de manière générale, les Allemands sont plus intéressés que les Belges par les groupes d’ouverture. En Belgique, on s’en fout un peu. Je ne critique pas le public belge. Je parle aussi de moi. Je me souviens avoir été voir Seasick Steve à l’AB il y a six ou sept ans et ne pas y être arrivé avant les deux derniers morceaux de Black Box Revelation. Bref. Ce genre de concert t’offre une visibilité assez folle. C’est une exposition importante pour un groupe comme le nôtre. On a aussi réalisé qu’on pouvait assurer au niveau des changements de plateau.

MDT : J’étais quand même contente qu’on soit rodés. Qu’on ait de la bouteille. Qu’on ait assuré des premières parties d’autres groupes avant. Content de savoir qu’il fallait se dépêcher et déblayer la scène en cinq minutes. Ils ne se sont pas dit qu’on était un petit groupe qui faisait n’importe quoi.

PL : C’était des dates en extérieur. Il y avait à chaque fois entre 4.000 et 8.000 personnes. C’est un truc qui se fait beaucoup en Allemagne. Ils investissent un parc, un endroit à ciel ouvert dans la ville. Ils montent une scène pour l’été et ils accueillent des concerts tous les trois ou quatre jours.

MDT : Il y a pas mal de dépenses. Le van, le chauffeur, l’essence, l’ingé son, l’hôtel... Ça grimpe vite. Mais quand on tourne avec un gros artiste comme lui, on rentre dans nos frais et on peut se payer en tant que musicien.

Comment on fait quand on est en couple dans un groupe de rock et qu’on décide d’avoir un enfant ?

PL : C’est un peu un pari en fait. Mi-mai, on a donné en Flandres notre premier concert depuis la naissance de Milo. La copine du bassiste est venue s’en occuper pendant le soundcheck et notre prestation. On a vu que ça fonctionnait. Alors, on l’a aussi pris avec nous quand on a joué dans un centre culturel pour nos dix ans à Braine-l’Alleud. On s’est dit qu’on allait essayer de l’habituer à faire partie de notre monde. Mais tout en prenant garde à sélectionner des dates où quelqu’un de confiance pourrait le garder quand on est sur scène. On ne tourne pas avec des junkies ou des alcooliques chroniques. Et on s’assure que les conditions soient un minimum correctes. On ne veut pas se retrouver dans des loges uniquement séparées de la scène par un rideau. On a quand même ralenti la cadence et refusé des dates. On a envie de rester un peu avec lui. On a travaillé sur nos nouveaux morceaux aussi. On a eu cette volonté d’essayer. Et à chaque fois, on s’est dit : “ok, ça passe”. Il a l’air bien. On s’est rendu compte petit à petit que ce dont il avait probablement le plus besoin c’était d’être avec nous. La tournée avec Alice Cooper a été relativement facile à gérer.

MDT : J’ai quand même assuré pas mal de concerts pendant ma grossesse l’an dernier. Avec la sortie de notre album fin 2022, on a eu un été hyper chargé. J’étais sur les routes enceinte jusqu’au cou. Milo a vécu le Graspop et plein de super concerts avant même sa naissance. Je pense que ça lui est familier. Il a l’habitude d’entendre ces vibrations. Donc il est assez chill par rapport à tout ça.

PL : Les gens qui s’occupaient de lui nous ont dit qu’il pétait un câble quand on partait vers la scène mais qu’après deux chansons, il s’endormait. Ce qui est marrant, c’est que la femme et la fille de Vincent Furnier se produisent toutes les deux avec lui. Il a même adapté le show pour que son épouse puisse continuer d’y participer.

MDT : Sa fille nous a expliqué que ça avait été sa vie à elle quand elle était petite. Qu’elle avait grandi dans ces conditions-là. Qu’elle avait été à la place de notre fils. Là où le bébé est le plus heureux, c’est de toute façon avec ses parents.

Est-ce qu’on planifie différemment une naissance quand on fait partie d’un groupe ?

PL : Nous, on est musiciens. Je ne sais pas ce que font les autres. Sur notre dernier album, il y a une chanson *Ode To My Unborn Child* qui explique pourquoi on n’aura jamais d’enfants. On a sorti le disque et la vie a fait que notre manière de voir les choses a évolué. À partir de ce moment-là, tout a été relativement vite. Franchement, il n’y avait rien de planifié. La seule chose qu’on s’était dite, c’était qu’une fois qu’on l’aurait, on essaierait de rester plus cool pour travailler sur de nouveaux titres, le voir grandir et s’occuper de lui. Franchement, ce qu’on a le plus appris avec cette naissance, c’est que tu peux prévoir et imaginer ce que tu veux, il va quand même venir shooter dans tout ça et foutre tous tes plans en l’air. En bien ou en mal. Je m’étais dit : congé de paternité. Je vais prendre un mois. On va pouvoir enregistrer. Nouvel album. Je nous ai aménagé un mini studio à la maison avec tout ce qu’il faut. Que dalle. Rien du tout. On doit être en permanence avec lui. S’en occuper. Il évolue très vite et c’est un bébé qui est relativement cool. On va pouvoir faire des trucs. Mais à l’heure actuelle, il est compliqué de se projeter. Je préfère aviser au jour le jour.

Au départ, Marcella, vous aviez voulu lancer un groupe 100% féminin et vous aviez eu du mal à trouver une guitariste. Ce serait plus facile aujourd'hui ?

MDT : Si j'avais 16 ou 17 ans peut-être. Mais des meufs de ma génération qui jouent de la musique, je n'en connais toujours pas des masses. J'ai l'impression que la féminisation va de pair avec un certain rajeunissement. Je constate aussi quand même que s'il y a de plus en plus de gonzesses, elles ont un peu de mal à former des groupes.

PL : Franchement, c'est une question hyper intéressante. Malgré quelques figures très fortes comme PJ Harvey, Courtney Love, L7, Melissa Auf Der Maur, Janis Joplin, Joan Jett, les femmes sont clairement minoritaires quand tu te penches sur l'histoire du rock... Mais les lignes bougent petit à petit. Lola Frichet, la bassiste de Pogo Car Crash Control, a lancé More Women On Stage. Un mouvement qui soutient les musiciennes et dénonce le sexisme dans le milieu. Marcella doit parfois préciser qu'elle est la chanteuse du groupe et pas la compagne du bassiste.

MDT : Maintenant qu'on a un bébé, on va me prendre pour la nounou...

PL : Même si ça évolue dans le bon sens, faudrait petit à petit que les gens arrivent à mettre de côté les réflexions désobligeantes du genre : "tiens, tu joues super bien pour une meuf". On a bien conscience que c'est pas toujours facile pour les filles sur scène. Les jeunes ont heureusement l'air un peu plus éduqué que nous. Après, on n'en fait pas un combat non plus. On est les personnes qu'on est et on s'est trouvés.

Comment avez-vous géré votre encadrement au fil des ans ?

PL : Au début, on a tout fait nous-mêmes. On est pas mal sorti dans les concerts. On a suivi les formations de la Maison des Musiques. Ça a amené beaucoup de rencontres. On s'est constitué notre petit réseau et on a formé une première équipe avec un booker en Flandre, un autre en Wallonie et un manager. Une équipe qui a évolué. Pour l'instant, on a repris le management en main.

À quoi ça sert un manager ?

PL : Je pense d'abord aux connexions et au temps qu'il te fait gagner. On a nos boulots de prof à mi-temps. On a le bébé. On a Black Mirrors. Marcella prend en charge l'aspect plus administratif. Et moi le volet technique. L'organisation pour les concerts. Tout ça prend du temps. Du temps que te fait gagner un manager, qui, en plus, s'il a les bonnes connexions, te met en relation avec les personnes qui peuvent développer le projet. Que ce soit en termes de concerts, de premières parties, de producteurs avec lesquels tu pourrais collaborer, de labels qui pourraient te distribuer. Le manager a un rôle un peu flou. Parce que tu pourrais avoir l'impression de l'extérieur qu'il ne fait rien. Mais en même temps, je le vois un peu comme la tête d'une pieuvre. Il connecte tout le monde avec le projet. On a un booker avec qui on travaille qui nous a trouvés les dates avec Alice Cooper, c'était notre manager qui l'avait dégoté.

Marcella, vous avez travaillé avec un coach vocal pendant un moment. Ça ne semble a priori pas très rock'n'roll...

MDT : Il n'y en a pas eu qu'un. J'en ai vu pas mal. Mais j'ai vraiment trouvé ce que je cherchais avec David Féron (*coach vocal e.a. au Studio des Variétés, - ndlr*). Même si je suis aussi prof de chant, j'ai besoin d'avoir un coach. Quelqu'un vers qui je peux me tourner quand j'ai des problèmes ou des questions. Comme j'ai eu la chance d'être formée par David, de pouvoir partager sa méthode ici en Belgique, je ne vais quasiment plus là-bas. Je me coache moi-même. J'ai toujours eu des profs de chant. Que ce soit au JAZZstudio ou au conservatoire. J'ai toujours eu l'impression que c'était important pour moi de travailler et d'être suivie par quelqu'un qui pourrait me donner son avis et me prodiguer ses conseils. Justement quand tu fais du rock, il est particulièrement important de savoir que tu utilises ta voix correctement. Parce que tu peux très vite te faire mal. Quand je pense à quelqu'un comme Chris Cornell, aussi rock'n'roll qu'il est, le gars se faisait

suivre par un coach. C'est Alain Johannes qui nous l'a dit (*musicien, producteur - du deuxième album de Black Mirrors -, entre autres membre d'Eleven ou de Them Crooked Vulture, - ndlr*).

PL : C'est un peu caché en fait. Il y a beaucoup d'artistes qui ne l'avouent pas mais quand tu creuses un peu, tu te rends compte que... souvent, les rockeurs cultivent cette image très rock'n'roll : ça nous est un peu tombé dessus par hasard. Un des premiers rendez-vous avec Alain, il me disait qu'il ne connaissait rien à toute la théorie. Qu'un prof l'avait dégoûté. Mais à un moment, il me dit sur la quatrième mesure du solo, tu as joué une tierce majeure au lieu d'une mineure... Chanter, c'est un sport. Et un sportif, pour rester au top niveau, il doit bosser toute sa vie.

MDT : Les mœurs ont aussi un peu changé. On n'est plus dans les années 70. De nos jours, on sait que Mick Jagger va faire son petit jogging tous les matins. C'est aussi ça le truc. Ce n'est plus très rock'n'roll aujourd'hui de dire qu'on n'en a rien à foutre de rien. Effectivement, les chanteurs de rock prennent des coaches et c'est une très très bonne chose. Il faut connaître sa voix. David Féron me disait que des élèves débarquaient : "j'ai toujours chanté comme ça et maintenant j'ai 50 ans, je n'y arrive plus". Eh ben ouais. Si tu avais eu une bonne technique vocale au départ peut-être que tu aurais pu continuer à le faire.

Le genre a déjà été nettement plus populaire...

PL : En Belgique, en tant que groupe de rock, si tu n'as pas de visée sur l'étranger, je pense que c'est vraiment compliqué. Même avec l'aide de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Je pense que ce qu'il manque, ce n'est pas vraiment le public. Ce sont des structures de taille moyenne capables d'accueillir des concerts. Des salles de 200 ou 300 personnes, jusque 600-700. Tu passes trop vite du petit café à des gros gros trucs. T'as le Reflektor, le Rockerill, l'Atelier... Mais il en faudrait davantage. Mon discours peut parfois être mal compris. Mais je pense qu'il y a un public pour le rock en Belgique.

N'est-il pas un peu vieillissant ce public ?

PL : J'ai quand même constaté un changement aux alentours de 2020-2021. J'ai recommencé à avoir parmi mes élèves, des ados qui voulaient de la musique avec plus de guitare. Du AC/DC, du Nirvana, du Oasis, du Metallica aussi. Peut-être que c'est grâce à des séries comme Stranger Things. Ou peut-être qu'ils s'emmerdaient tellement chez eux avec le confinement, qu'ils se sont mis à piocher dans la discothèque de leurs parents.

Vous arrivez à combiner votre carrière avec vos préoccupations écologiques ?

PL : C'est l'aspect qui me questionne le plus. On fait les mariolles en écrivant un album où on chante comment on aimerait que la terre soit ou sur ce qu'elle est à l'heure actuelle. Mais tu te rends compte que tu participes à ta manière au bazar en faisant des milliers de kilomètres avec un van pour donner des concerts. En utilisant des guitares en bois. L'enfoiré qui découpe la forêt amazonienne pour faire du fric, c'est son boulot. C'est un enfoiré. C'est son taf. Mais l'excuse du travail fait que beaucoup de gens laissent passer un tas de trucs. Nous, on est quand même sur la route avec un véhicule qui pollue. Ce n'est pas le "maincore" de notre activité. On est d'accord. On n'est pas là à couper des arbres et tuer des orangs-outans. Mais c'est quand même là et ça pose question. Après, si on restait dans notre local, on n'aurait pas de boulot et on ne pourrait pas s'exprimer via notre art. Honnêtement, c'est un problème auquel je n'ai pas vraiment de réponse. Il y a des trucs à mettre en place. Acheter du matos d'occasion. Essayer de réfléchir un peu aux distances. Demander que dans les backstages, il n'y ait que des produits locaux. Et le moins de plastique possible. On essaie de pousser à notre niveau. On verra si en grandissant on sera un peu plus entendus.

En concert le 29 novembre au Botanique dans le cadre du Tough Enough Festival



©FORREST FLANDERS

album

contrastes

Edouard Van Praet

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

Parti du rock psychédélique, Edouard Van Praet envisage désormais toutes les possibilités. En français ou en anglais, sur la piste de danse ou, en transe, au milieu d'un moshpit, le chanteur bruxellois se la joue tout-terrain. À l'image de *Mascarades*, un premier album conçu tel un jeu de rôle. Moderne et décalé.

Cheveux au vent, regard perçant, Edouard Van Praet observe le monde aux abords d'une terrasse bruxelloise. Assis là, un soft à la main, le musicien exhibe un t-shirt à l'effigie de la chanteuse ELOI. « Elle a une chanson qui s'appelle On fait du rock et, c'est marrant, parce que ce n'est pas vraiment du rock, commente-t-il. Ce qui compte, ce n'est pas tant le style musical, mais plutôt le feeling, l'état d'esprit », affirme-t-il à l'heure d'inaugurer *Mascarades*, son premier album studio. Avant de sortir ce disque, Edouard Van Praet a développé un sens aigu de la polyvalence. « À quatre ans, j'ai pris des cours de

piano classique. Je m'en suis détourné après une dizaine d'années pour m'essayer à la guitare, mais sans conviction... » Il se met alors au rap. « J'écrivais des paroles en anglais, surtout du charabia, retrace le Belgo-Canadien. Mon père a longtemps vécu à Toronto. À la maison, il me parlait en anglais. Tandis que ma mère privilégiait le français. » Loin d'être méthodique, l'apprentissage musical du garçon passe ensuite par la production. « Comme j'écoutais beaucoup de dubstep, j'ai entrepris de produire des sons à l'aide du logiciel FL Studio. Là encore, rien de bien concluant... »

C'est finalement en poussant les "portes de la perception" qu'il entrevoit son avenir. « J'ai découvert *The Doors* grâce à mon meilleur pote. Le rock psychédélique des années 1970 nous a donné l'envie de former un groupe. À l'époque, on puisait aussi des idées chez *The Strokes*, *Arctic Monkeys*, *The Libertines* et tous les projets annexes de Peter Doherty, comme *Babyshambles*. À partir de là, j'ai fait de la musique tous les jours. » À l'été 2021, Edouard Van Praet pose la première pierre de sa carrière solo en rassemblant cinq morceaux de nature folk-psyché sous la pochette d'un EP baptisé *Doors*. « C'était bien sûr une référence au groupe de Jim Morrison, dit-il. Mais aussi un clin d'œil à la "porte de la vérité" que l'on retrouve dans le dessin animé *Fullmetal Alchemist*. Cette porte menait vers une autre dimension. *Doors* faisait surtout allusion à ma propre situation. Car depuis des années, j'avais l'impression d'être dans une salle d'attente. Et là, enfin, une porte s'ouvrait, me donnant accès à la scène et au métier. Depuis, j'ai toujours cherché à ouvrir d'autres portes... » En 2022, avec la sortie du EP *Cycles*, Edouard Van Praet accède effectivement à de nouvelles formes d'expression, touchant indifféremment à la pop, au jazz, au glam rock ou à la chanson française. Aujourd'hui, le chanteur diversifie encore sa proposition, poussant volontiers le bouchon. *Mascarades* s'ouvre ainsi en mode crooner, avec un *Do you ever walk alone?* qui doit autant à Tom Waits qu'à Frank Sinatra. La suite gambade dans les champs électroniques d'*Underworld (Echoes)* ou s'enjaille sur une chanson française propulsée par une rythmique hardcore, limite gabber (*L'allumé*). « J'aime les collisions frontales, le choc des extrêmes, explique l'artiste. Mon album ressemble un peu à ma playlist Spotify : ça passe du coq-à-l'âne. Je peux enchaîner une musique de film avec du r'n'b, du metal ou de la techno. Alors, évidemment, on ne sait pas toujours sur quel pied danser. Mais c'est voulu : je cherche à prendre les gens par surprise. »

Surprenant, parfois déroutant, *Mascarades* est le théâtre de plusieurs intrigues. « Mes morceaux adoptent le point de vue de différents personnages, tous fictifs... Mais le sont-ils vraiment ? Tout l'album interroge la relation entre le vrai et le faux. Qui se cache réellement derrière le masque ? » Cette question se pose à plusieurs reprises, notamment à l'écoute de la chanson *Sandimamamorange333*. « Je ne suis pas fier de ce texte, confie Edouard Van Praet. Il est malaisant. J'utilise des mots qui m'offusquent. Mais je suis passé à l'acte et je l'assume. L'idée, c'est de confronter le public à une situation inconfortable mais dans un environnement sécurisé et bienveillant. À travers ma musique, j'explore des thèmes, parfois extrêmes, en faisant en sorte que tout le monde puisse les écouter. D'ailleurs, les gens qui viennent me voir en concert n'ont pas un profil spécifique. Ce sont des personnes de tous les âges, venus de tous les horizons. C'est pour cette ouverture d'esprit que je fais de la musique. »

Edouard Van Praet
Mascarades
[PIAS]



© GUILLAUME VAN NGOC

EP

art-rock

Eosine

INTERVIEW: DIDIER STIERS

Ça bouge, et dans tous les sens du terme, du côté des Liégeois. Un nouveau single sorti ces jours-ci, intitulé *Digitaline*, annonce d'une certaine manière l'EP programmé pour le 27 septembre (Liminal). Avant un premier album ?

C'est en fait à une toute nouvelle version de *Digitaline* qu'on devait s'attendre. Ce titre issu de l'EP *Coralline* sorti en 2023 est restitué de manière beaucoup plus live. « *Beaucoup plus rapide*, dixit Elena Lacroix, la chanteuse et guitariste du groupe. *Un truc très impactant, dans la lignée de ce qu'on fait maintenant.* » Ceux qui ont vu le groupe en formule "power trio" à l'Absolutely Free Festival le 3 août dernier ont déjà une petite idée de ce dont il retourne...

Entre la finale du Concours Circuit en décembre 2022 et ce concert à l'Absolutely Free Festival, le son d'Eosine semble avoir pas mal évolué. Une surprise, quand on en est resté à cette étiquette "shoegaze" qu'on vous a collée d'emblée ?

Elena Lacroix : En live, on s'est rendu compte qu'il y avait vraiment une émulation entre le public et nous. Et qu'en fait, on prenait très, très vite de la distance par rapport à ce qu'on avait enregistré. Alors oui, à l'époque, on se disait qu'on allait essayer de garder "une marge de sécurité" pour ne pas que le studio soit plus énergique que live. Sauf qu'en fait, en live, comme on a beaucoup joué l'année passée, on a évolué beaucoup plus vite que prévu. Et donc, l'énergie du disque nous a très vite paru tenue. Ici, sur *Digitaline*, on a mis le paquet, pour être vraiment comme on l'a vu quand on l'a enregistré tous ensemble, pour essayer de capturer la même énergie, tout en sachant qu'avec la stimulation du live, on va encore aller techniquement plus fort. L'idée est en tout cas de ne plus mettre de marge, délibérément.

En même temps, les circonstances sont parfois différentes. À Dour l'an dernier, vous déclenchiez un circle pit au bout de cinq minutes, et au Bluebird, vous jouiez devant une rangée d'enfants sagement assis par terre...

C'est pour ça que je dis que ce qu'on va donner en studio n'égalera jamais notre énergie en live. Parce que justement, il y a cette interaction et on est super sensibles à ça. Après, on a aussi fait les Jeunesses Musicales, donc on a l'habitude de jouer devant des jeunes. Là, on pourrait se dire qu'on va faire attention, parce que ce sont des gens qui n'ont pas l'habitude de tels concerts ou qui ont des oreilles sensibles, et que donc il faut jouer moins fort. Ce n'est pas du tout ce qu'on fait. On essaie vraiment d'être fidèles à nous-mêmes. C'est une question d'authenticité et puis on ne sait pas faire autrement vu qu'on ne joue pas du tout un rôle. On est super naturels. Quel que soit le public, on essaie quand même d'être sérieux. Alors oui, à l'époque, on nous présentait encore comme un groupe de dream pop. Et donc forcément, il y avait des gens qui n'étaient pas spécialement habitués au noise rock qui venaient nous voir. Mais aujourd'hui, je crois qu'on a de moins en moins cette réputation-là. On se décrit plus comme un groupe de shoegaze, d'art rock – "art", pas "hard" – et, oui, peut-être même "noisy".

Dernière minute

En termes d'envies et d'évolution, où en est Eosine en cette rentrée 2024 ?

Le Concours Circuit, ça commence à être loin. On pensait que c'était l'année passée qu'on devait vraiment mettre le paquet pour passer au niveau supérieur, au niveau pro, un peu international. Mais en fait, c'est maintenant que ça se passe, qu'on a l'impression que l'effort doit être fourni. Et c'est vraiment flippant parce que là, on veut exister par nous-mêmes et non plus parce que nous avons gagné ce Concours Circuit ou du fait d'être un nouveau groupe. Donc on réfléchit énormément. On a une petite période pendant laquelle on n'a pas beaucoup de concerts, donc on travaille vraiment sur un set live très construit qu'on va présenter lors des shows de release. On restructure pas mal. C'est vraiment de la réflexion et on essaie de mettre toutes les cartes de notre côté. Là, par exemple, je vais arrêter mes études de médecine pour me consacrer pleinement à ça. C'est assez flippant, mais aussi hyper excitant d'enfin pouvoir nous-mêmes construire le truc qu'on a envie de construire.

Y compris en vous produisant en "power trio" ?

On a été prévenu la veille, pour le concert de l'Absolutely Free ! Benjamin (*Benjamin Franssen, batterie, – ndr*) et moi, on était au Micro et on nous a appelés en urgence. Du coup, on est rentrés en urgence aussi et comme il nous manquait un membre, on a enregistré toutes les basses pendant la nuit. Le lendemain, on est arrivés sur place : « *Bon, ben voilà, on est trois mais il y a les basses dans les séquences. Moi je fais comme ça !* ». Évidemment, c'est beaucoup, beaucoup de travail, beaucoup de remises en question. Mais ce qui est sûr, c'est que ça nous permet de conscientiser pas mal de choses. Déjà que le cœur du projet, c'est la cohésion entre Benjamin et moi. Et sinon, oui, on est dispo quel que soit le line-up, on a super envie de jouer et ça, c'est un truc qu'on a appris aussi.

Un vrai groupe

Émotionnellement parlant, comment vivez-vous ce contexte ? Car à la base, Eosine, c'est votre projet !

Et ça l'est toujours dans le sens où je signe les compos à cent pour cent. Ce qui va sortir de ça, c'est l'album prévu pour 2025. Mais ce qui est partagé se trouve dans l'émulation, dans ce qui se passe sur scène, dans la cohésion. Je suis quelqu'un d'assez sensible et donc, devoir me rouvrir à chaque fois à une nouvelle personne, pour l'intégrer dans quelque chose de super intime comme ça, est parfois un peu compliqué. Mais en même temps, ça me fait réaliser que j'ai besoin d'être entourée de personnes en qui j'ai entière confiance. Tout ça, tous ces changements de "line up" et ces expériences un peu compliquées, un peu urgentes, nous font nous rendre compte d'énormément de choses. Du fait que c'est un groupe, non un projet solo, et surtout qu'on a vraiment besoin de pouvoir compter les uns sur les autres. Ça va nous renforcer, c'est sûr, mais oui, émotionnellement, ce n'est pas simple.

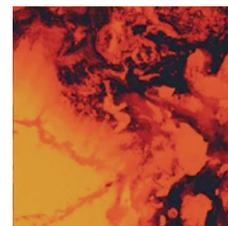
Il n'y a pas qu'Eosine : vous chantez aussi dans une chorale, dans Ootoko, le super groupe monté par Damien Chierici, vous chantez également avec Lethum, vous évoluez en solo avec Tokyo Witch : comment tous ces projets se nourrissent-ils les uns les autres ?

Avec la chorale, j'ai appris tout ce qui est harmonies vocales, des trucs très, très dissonants, histoire de ne pas tomber dans le côté "je fais des tierces, je fais des quintes". Lethum, ça m'a fait découvrir toute la scène metal, toute la scène doom et même post-hardcore que j'écoute énormément maintenant. Ootoko, ce sont les arrangements de cordes, les accords de jazz, les trucs un peu world. Tout ça, forcément, ça inspire. Quant à Tokyo Witch et Eosine... Il y a des morceaux dont je ne sais pas pour quel projet ils sont destinés. Oui, c'est de plus en plus consanguin ! Mais Damien va peut-être venir enregistrer pour Eosine. Au-delà de l'inspiration, ça crée des contacts et ça suscite des collaborations.

Il y aura donc du violon sur le futur album d'Eosine ?

Oui ! Ça va être chouette, plein de couleurs, avec beaucoup, beaucoup de production. Et ça va être plus travaillé que le reste, tout en étant très impactant. Parce que ce sont des morceaux qu'on joue en live, qu'on a l'habitude de jouer et qui sont très, très viscéraux. J'ai trop hâte !

Eosine
Liminal (EP)
Mayway Records





EP

rock

©MARA ZODA

Fervents

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

Après un premier EP enregistré en un jour, à l'arrache, le trio revient avec cinq nouveaux titres. Entre punk et hardcore, le cœur balance.

Apparu entre deux confinements, Fervents valide la nature ardente de la cité liégeoise. Tout feu tout flamme, le guitariste Ben Baillieux-Beynon, le batteur Sébastien Beaumont et le bassiste Nicolas Berwart y élaborent des morceaux incendiaires dans un registre élémentaire, "à la Nirvana", aux confins du grunge, du punk et de la culture hardcore. Campés sous la pochette de *Plastic Snake Factory*, ces chansons se sont érigées dans l'antre du Studio Koko, sous la conduite du producteur Laurent Eyen (It It Anita, Ultraphallus). Percussif, exalté, le groupe fait chauffer la distorsion avec du charbon directement importé d'Angleterre. Inflammable, l'esthétique de Fervents se rapproche en effet des brûlots expédiés par des formations comme IDLES, Shame, Ditz, Gilla Band ou Italia 90. Au chant, Ben Baillieux-Beynon bouscule les certitudes, à l'écart de ses expériences d'antan (The Tellers, Paon, Ébbène), de son de son goût pour les mélodies et la mélancolie. « J'écris toutes les chansons, explique-t-il. Ensuite, Seb, notre batteur, aménage des arrangements nettement

plus heavy. » Mixé à Brighton avec Ben Hampson (Ditz, Lambrini Girls), masterisé par Katie Tavini (Benefits, Sega Bodega), ce nouvel EP détricote les marottes du capitalisme et les dysfonctionnements de nos systèmes sociaux, s'attaquant volontiers à un monde formaté par des questions de profit : un moule auquel les citoyens tentent, parfois par tous les moyens, d'échapper. Ponctué dans un déluge salutaire de saxophone et d'électricité, la plage titulaire *Plastic Snake Factory* illustre à merveille la rhétorique du trio. « Pour faire face aux désillusions sociétales, nous essayons toutes et tous de nous distinguer via des modes de vie alternatifs, avance le chanteur. Malgré ces tentatives d'émancipation, force est de constater que nous entretenons de nombreux points communs. Les humains se ressemblent bien plus qu'ils ne le pensent. C'est sans doute pour cette raison que nous vivons – plus ou moins – en harmonie. » Une pensée pacifiste portée par des morceaux hargneux et terriblement combattifs.

Fervents
Plastic Snake Factory
 Capitane Records



album

80's-and-more

©GUILLAUME VAN NGOC

Turquoise

TEXTE : DIDIER STIERS

Huit ans après sa formation, le groupe bruxellois sort son premier album. Enfin ? « On est plutôt de l'école des laborieux ! ».

Cet *Avant Demain*, qui verra le jour le 25 octobre, à la veille d'un concert au Botanique, aurait dû être enregistré en mars 2020. Sauf qu'une pandémie est alors passée par là... « Ça a été annulé, on s'est découragés, pour finalement se dire qu'on verrait plus tard. Puis on a sorti quelques titres en singles, *Tumulte*, *Lumio*, *Voix off* et *Le bruit*. Mais pas sur un support physique. Pour diverses raisons, ça aurait été dommage de ne pas les remixer et on a trouvé ce compromis de les ressortir sur un support, avec de nouveaux morceaux. Mais du coup, on a aussi bien avancé sur un deuxième album ! »

Turquoise, c'est Sarah Boom, Raphaël De Clercq, Maxime Lombaerts et Maxime Wathieu, ces deux derniers sont également ingénieurs (et ce dernier n'est autre que le fils du regretté Marc Morgan). « Nous sommes des gens très lents, même s'il arrive que des morceaux naissent très vite. Mais on peut aussi peaufiner des sons pendant des heures, passer du temps à réfléchir à ce qu'on va mettre en avant, à parler plutôt qu'à faire, à parler de technologie : quel synthé, quelle texture, quelle guitare... » Quand le groupe prend vie en 2016, la formule est

plus orientée vers les synthés. Un changement de claviériste plus tard, Turquoise devient plus organique : « Depuis trois ans, on a aussi un batteur. Aujourd'hui, artistiquement comme pour le live, nous sommes arrivés à un équilibre qui je l'espère est plus ou moins pérenne. »

Post-punk ? Shoegaze ? Synthpop ? Chez Turquoise, on ne choisit pas, on fait ce qu'on aime ! Et ces influences 80's, sans pour autant que cet album ne respire la nostalgie d'une époque que ses auteurs n'ont pas connue ? « On n'y réfléchit pas trop, assure Sarah, qui cite Talk Talk et Simple Minds. On se laisse aller. Mais on ne vit pas dans une grotte, on est donc inconsciemment influencés par tout ce qu'on entend. Je pense que sur l'album, ça se traduit par des morceaux courts. C'est peut-être l'effet des réseaux sociaux où les gens ont moins de temps à consacrer à des morceaux longs. Inconsciemment, on a été vers une sorte d'efficacité un peu pop. »



Turquoise
Avant Demain
 Freaksville
 Records



album

synth-rock

©ELIE CARP

Dorothy Gale

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

Projet inspiré par le théâtre, la littérature et le cinéma, Dorothy Gale répond aux intuitions musicales de sa leadeuse Judy Croquefer.

Partie d'un petit village rivié sur la frontière franco-belge, passée par Tournai pour se former à la photographie, la chanteuse se relocalise ensuite à Paris afin d'y étudier le théâtre au prestigieux Cours Florent. Un itinéraire qui, assez naturellement, l'amène du côté d'Avignon où elle présente une pièce mise en œuvre par ses soins. Détraquée par la pandémie, cette trajectoire bifurque subitement vers Bruxelles. Dans la capitale belge, le confinement s'égrène en chantant. D'abord dans un collectif punk-jazz. Puis, en solitaire, sous le nom de Dorothy Gale : une identité chinée dans les pages du *Magicien d'Oz*, roman fantastique signé par la plume de l'Américain Lyman Frank Baum. Transposé à l'écran en 1939, ce grand classique de la littérature jeunesse joue un rôle déterminant dans la vie de Judy. « Je dois mon prénom à Judy Garland, l'actrice qui interprète Dorothy Gale dans le film, révèle la chanteuse. Cela explique sans doute mon amour pour les décors, la scénographie ou l'interprétation. » Sous les traits du personnage de fiction, l'artiste mélange les sons. À la jonction du rock et de l'électro, du trip-hop et de nappes syn-

thétiques envoûtantes, elle remporte le Concours Circuit 2023. Au lendemain de cette victoire, de nouveaux morceaux voient le jour dans un va-et-vient d'atterrissages européens. Hôtesse de l'air "ad interim", Dorothy Gale se pose à Milan, Toulouse, Copenhague ou Varsovie. « Ce boulot alimentaire me laissait du temps pour composer, expliquet-elle. Je voyageais avec ma carte-son et mon micro : deux objets que je devais toujours justifier au moment d'embarquer. » Le voyage est à présent au cœur d'un EP intitulé *Toto*, « une référence au petit chien qui accompagne Dorothy Gale dans *Le Magicien d'Oz*. » Ce premier essai s'approprie les lieux et les personnages du roman pour tisser une fable personnelle, parcourue de situations vécues et de récits bien réels qui, tous, percolent via des mélodies inspirées par Björk (*Silver Shoes*) ou Kate Bush (*Emeralds*), toujours à la pointe de la pop alternative.



Dorothy Gale
Toto (EP)
Luik Music



album

électro-Iran

©ERIEN WITHOUTUCK

Floëmee

TEXTE : LISON MARSIN

Propulsé sur la scène du Botanique en 2023, Floëmee laisse aujourd'hui entendre un premier album hybride. À découvrir dès le 4 octobre.

Cela fait presque quatre ans maintenant que Floëmee construit son univers autour de la prose éthérée de Nazanin Yalda et des plages électroniques expérimentales d'Alex Recio. Leur premier album, *Nārvan*, empreint des racines iraniennes de la chanteuse, marquera une belle étape pour le duo. « Il y a quelques années, au conservatoire, on réfléchissait déjà à faire de la musique ensemble. Alex étudiait la composition et moi le piano. On est devenus amis et on s'est vite retrouvés à faire de la musique, se rappelle Nazanin Yalda. Avec le confinement, on a eu le temps de s'investir un peu plus. On a composé et donné forme au projet, même si c'était assez primaire et vague, on était sûrs qu'on allait faire quelque chose de tout ça. » Mordu d'électro, le duo trouve son identité musicale, conciliant alors les harmonies organiques sētār-voix de Nazanin et les compositions tout terrain d'Alex, de la techno à la trip-hop. « Au début, Floëmee était très ambient, on testait beaucoup de choses aussi mais progressivement, on a ajouté des percussions et des discours

musicaux plus populaires pour se différencier de la sphère classique, explique Alex Recio. On reste toujours un peu dans l'expérimental mais ça prend plus de directions différentes. On ne veut pas que ça reste figé. » *Nārvan* est bien l'œuvre de deux musiciens passionnés, oui, mais c'est aussi celle d'un poète iranien du Moyen-Âge. « En Iran, j'ai appris le piano avec ce poème-là, raconte la chanteuse et musicienne. C'est quelque chose de nostalgique et de sentimental pour moi. Je voulais utiliser l'héritage de ma culture iranienne et la mélanger avec la musique occidentale, pour pouvoir l'aborder différemment. » Un titre pour un vers du poème en persan, le tout répété en boucle jusqu'à plonger ses auditeurs dans un état de transe musicale, tout en douceur et en échos. L'expérience Floëmee, car c'en est une, est à découvrir le 18 octobre au VK de Molenbeek.



Floëmee
Nārvan
SOOND



© DOMINIQUE HOUCMANT

album

jazz

Johan Dupont Trio

INTERVIEW : JACQUES PROUVOST

Johan Dupont est de toutes les scènes. On l'a vu avec Music 4 a While ou Big Noise, mais aussi aux côtés de Steve Houben ou Garrett List. Ce pianiste fougueux et virtuose sort enfin son premier disque sous son nom. Un album aussi intime que festif, aussi mélancolique que joyeux. Un album nécessaire.

C'est votre premier album en tant que véritable leader, tout seul comme un grand. Pourquoi avez-vous attendu si longtemps avant de vous lancer ?

Johan Dupont : Il y a eu le projet Music 4 a While, dont j'étais l'initiateur, même si j'ai partagé le lead avec la chanteuse. Pour *Lydia*, c'est un peu la conjonction de plusieurs choses qui ont fait que je me suis lancé. Je ne veux pas faire quelque chose juste "pour faire". J'ai besoin d'une raison et là, il y en a eu plusieurs. La rencontre avec Stephan Pougin et Bo Waterschoot, d'abord. Je me suis dit que si je faisais quelque chose un jour, ce serait avec eux. Mais je suis quelqu'un de lent, j'ai besoin de décanter et d'assimiler les choses de façon sereine. Puis il y a eu le décès ma petite fille de quatre ans. Là, c'est devenu une vraie nécessité pour moi.

Comment on surmonte un drame comme ça ?

On ne surmonte jamais ça. C'est arrivé brutalement et je me suis retrouvé seul face à cela, personne ne peut se mettre vraiment à ma place. Je dois vivre avec. Mais la musique peut être un moyen de gar-

der un contact. C'est une façon plus abstraite mais, pour moi, c'est quelque chose de cet ordre-là.

Cela change-t-il beaucoup de choses dans votre façon de composer ou de penser la composition ?

C'est plus profond, je crois, c'est plus sérieux. L'importance s'est déplacée. Je m'en sers comme quelque chose qui me met dans un état qui peut me connecter avec certains aspects des choses. Attention, je ne suis pas non plus en train de jouer au mystique, c'est très personnel et je n'impose à personne de rentrer dans ce truc-là.

Ce qui est étonnant dans ce disque, c'est que l'on ressent de la mélancolie dans certains morceaux et, en même temps, beaucoup de joie et d'optimisme.

Oui, on pourrait faire un parallèle avec le blues qui est rempli de mélancolie et de positivité. On associe la mélancolie à la dépression, au burnout, mais quand elle est prise pour ce qu'elle est, elle peut être un moteur.

Comment avez-vous travaillé avec Stephan et Bo ? Êtes-vous venu avec des compos et des arrangements terminés ou c'était vraiment un travail collectif ?

L'intérêt est de trouver un état d'esprit et un son en commun. J'ai mes idées, j'explique un peu ce que je veux puis, en triturant la matière, quelque chose résonne en nous. Je ne peux pas envisager arriver avec un produit fini avec eux, je passe l'idée et puis ça tourne.

Il y a différentes humeurs, différents styles. Un peu de choro, de classique, d'orientalisme, de swing, de groove. Comment avez-vous agencé cela ?

On est dans un monde où l'on entend beaucoup de choses différentes sans pour autant les chercher. Les musiques se sont imposées d'elles-mêmes et on les a acceptées, qu'elles soient latino ou arabisante. Bien sûr, le morceau de Stefan avait déjà une couleur et celui de Bo, Tata de Piraat, est clairement une samba. Moi, dans ma démarche, je ne pars pas d'un style, il vient par la force des choses.

Le fait de travailler avec des percussions et une basse électrique, ça change automatiquement la couleur d'un trio piano-contrebasse-batterie.

J'ai choisi Bo et Stefan parce que ce sont des musiciens que j'aime et que leur façon de faire la musique me plaît. Stefan joue des percus comme d'un véritable instrument harmonique. Bo a aussi un jeu particulier, elle propose des mélodies et a une conception de la musique qui se rapproche de mes affinités.

Pour quelle raison avoir enregistré dans un studio en Allemagne ?

Je voulais un studio où l'on pouvait être ensemble dans la même pièce, sans séparations et avec un très bon piano. Notre ingé-son, Vincent De Bast, que j'apprécie vraiment beaucoup pour sa façon de participer et d'être en accord avec ma vision, a proposé Fattoria Musica à Osnabrück. On y est resté une semaine. Un luxe nécessaire. Des concerts sont prévus en début d'année prochaine et il y aura une date très importante, le 20 mai à Liège, avec les musiciens du Philharmonique. Cela apportera encore une autre dimension à la musique.

Johan Dupont Trio
Lydia
Flak Records





album

Cuba

© CAROLE ROUSIS

Pierre Solot

TEXTE : STÉPHANE RENARD

À l'occasion de son nouvel album consacré au cubain Ernesto Lecuano, le pianiste Pierre Solot se livre à cœur ouvert sur le rôle de l'interprète. Les notes, toutes les notes, oui. Mais sans servile gémissement.

Pianiste et compositeur, animateur d'émissions sur Musiq3 et des concerts *Music Factory* à l'OPRL, comédien et auteur de pièces à succès, le Bruxellois Pierre Solot, 41 ans, cumule les talents. Les éloges qui ont accueilli son nouvel album consacré au pianiste cubain Ernesto Lecuona le confirme. Quadra hyperactif, Solot est bel et bien un surdoué, et si le mot en ferait rougir certains, lui, il assume. « J'admets être sensible à la flatterie. C'est sans doute lié à l'incertitude qui anime tous ceux qui tentent beaucoup de choses. Car ce n'est pas pour cela qu'ils se sentent en pleine confiance. » Une courte pause, et il confirme : « Le mot surdoué est excessif mais il me plaît, car il est réjouissant. Il exprime toute l'énergie que je propose et qui donne envie d'utiliser des mots excessifs comme celui-là ! ».

De l'énergie, il y en a à souhait dans ce nouvel album, qui célèbre avec force couleurs les partitions de Lecuano (1895-1963), peu connu chez nous mais insti-

tution nationale à Cuba. « Une musique assez difficile à jouer mais confortable, qui tombe bien dans les doigts avec quelque chose de brillant, se réjouit Pierre Solot. Et puis, c'est une musique incroyablement sincère. Sa spontanéité lumineuse avait toute sa place chez moi. » Un disque dont la joyeuse insouciance s'écarte résolument du précédent, *Change*, qui revisitait des chants révolutionnaires avec la violoniste Elsa de Lacerda. Surprenant ? Même pas. « Beaucoup de musiciens raisonnent de manière tactique sur le plan de leurs disques et je comprends leur logique. Mais pour moi, des choses très différentes peuvent cohabiter », prévient-il. Intello avec *Change*, jouisseur avec Lecuona et ses rythmes cubains, Solot ne se laisse pas enfermer dans une case.

Pierre Solot

« En musique, il faut laisser une place à l'ego et au débordement. »

Assumer ses passions

Cet éclectisme gourmand lui vient de ses études. La meilleure décision qu'il avoue avoir prise dans sa vie date d'il y a vingt ans, lorsqu'il s'est inscrit au conservatoire de Bruxelles. « J'ai toujours été le roi du concept mais quand il s'agissait de mettre la main à la pâte, ce n'était pas évident. Le conservatoire m'a appris à le faire, en consacrant ma vie à quelque chose d'extrêmement physique. Car la musique est la réalisation matérielle sonore de concepts esthétiques. »

Cela dit, la médaille avait son revers. Si Pierre Solot avoue avoir trouvé au conservatoire « un écrin très satisfaisant », il n'en est pas moins sorti avec l'impression de s'y « être fait coïncider ». À l'époque en effet – les choses ont changé depuis –, « on formait les pianistes dans le respect infini des génies du passé, avec ce que cela suppose d'intouchable pour les partitions devenues totalement bibliques ». Il reconnaît qu'il lui a fallu beaucoup de temps pour s'extraire de ce moule. Mais y être pourtant arrivé car ne pouvant s'imaginer être un artiste-interprète « uniquement pour m'agenouiller devant un texte et le faire résonner ».

En clair, pas question de renoncer aux passions qui l'animent, « et avec tout ce que cela implique d'excès, admet-il. Contrairement à ce que tout le monde dit dans le milieu classique, je suis persuadé qu'il faut laisser une place à l'ego et au débordement. Cela suppose évidemment des erreurs et des retours en arrière. Mais évacuer à ce point la personnalité et l'individualité par rapport à une œuvre qui a traversé les siècles, c'est une erreur, et ce l'est certainement par rapport au public ». Le public ? « Mais oui, parce que les gens aiment les gens ! Et un beau parcours artistique est souvent chaotique ! »

Pierre Solot
Ernesto Lecuano
/Piano music
Outhere/Fuga Libera





© BRYAN NICOLA MAXWELL

Scylla

TEXTE : NICOLAS CAPART

Fier vétéran du rap noir-jaune-rouge, on ne présente plus Scylla aux fans de rimes bien senties. À 43 ans, le Bruxellois connaît un second souffle dans la foulée de ses travaux avec Sofiane Pamart. Après la sortie d'*Éternel*, dernier album en date, c'est son premier, *Abysses*, qui est réédité en cette rentrée. L'occasion de revenir sur la carrière d'un des parrains de notre scène nationale.

Son enfance à Bruxelles

Gilles Alpen, alias Scylla, naît à Etterbeek un matin d'octobre 1980. Et n'a que deux ans quand son père quitte le foyer pour s'installer à Naples. « *Toute ma famille est italienne. Moi je n'ai pas de sang italien. Mais j'ai passé tous mes étés là-bas dans le nord. Je n'ai rien connu d'autre de mes sept à mes vingt-deux ans. Je suis très imprégné de ces origines. Cette culture, je l'ai dans la peau.* » Le petit garçon grandit avec sa mère du côté de Stalle (Bruxelles). Ses grands-parents sont très présents. « *On ne roulait pas sur l'or, mais j'avais un toit sur la tête et de quoi manger dans l'assiette. J'ai eu une belle enfance, une ambiance familiale bienveillante et saine.* »

Sa mère – qui voulait bien faire – inscrit son fils au Collège Saint-Pierre à Uccle mais le décalage social est trop grand. « *Alors pour te faire respecter, tu mets des coups de pression.* » Dès la deuxième année pointent les premiers soucis de discipline. Scylla se lie d'amitié avec ceux qui vivent la même situation que lui dans l'école. « *J'ai commencé à bouger dans leurs quartiers respectifs, des coins assez chauds parfois. C'est devenu ma deuxième famille. Donc, scolarité compliquée, renvois, etc. Mais des souvenirs incroyables. Pas une thune en poche mais de la pure fraternité.* » Il aura sa revanche sur l'école plus tard, diplômé en sciences politiques à l'ULB, spécialisation "droit international".

La musique, le rap, les premiers textes griffonnés...

À la maison, le quotidien de Scylla est bercé par les chansons de Brel, de Ferré ou les classiques de la musique populaire italienne. C'est de là qu'est venu d'abord son amour des mots et du texte. Puis le rap débarque dans sa vie et lui parle plus que toute autre musique avant lui. « *MC Hammer, Bobby Brown, New Jack... Benny B et BRC aussi. Les grands me faisaient des cassettes. Puis le côté français a commencé à se développer, avec les Sages Poètes, les débuts de NTM... Mais je n'étais pas encore à fond dedans. Je m'y suis vraiment mis vers 1996. Avec L'École du Micro d'Argent, Ma 6-T Va Crack-er, Sad Hill, la FF, l'école marseillaise...* »

Scylla se souvient précisément du jour où il s'est mis à rapper. À l'époque des émeutes de Cureghem, en novembre 1997. « *Mes potes et moi avions des tickets – chose rare – pour un concert de IAM, mais les grands frères nous ont interdits d'y aller, persuadés que ça allait mal tourner. On était dégoûté mais on a obéi. Comme on s'ennuyait, on a commencé à écrire sur l'instru de 11 minutes 30 contre les lois racistes qu'Akhenaton venait de sortir...* » Puis il réitère, mais seul dans son coin. Et ça devient comme une thérapie. Jusqu'à ce qu'un pote insiste pour l'entendre et enregistre ses premiers flows. Puis qu'on l'appelle pour tel ou tel projet et qu'il foule ses premières planches. « *Ça ne venait jamais de moi, chaque fois il y avait quelqu'un qui y croyait et me poussait dans le dos. Au départ, la scène c'était pas du tout mon truc ! Mais la vie m'a mené à ça et j'ai suivi le mouvement.* »

L'aventure Opak

Après avoir changé d'école, Scylla débarque au Homborch (Uccle) où très vite il se lie d'amitié avec un certain DJ Alien. « *Il avait un home studio où il enregistrerait ses mixtapes et les vendait, c'était un précurseur à l'époque. J'allais de temps en temps poser chez lui, toujours solo. Mon pote Karib, avec qui j'avais commencé à rapper, y allait aussi.* » Via des amis communs, il fait la connaissance de Masta Pi et de L'AB7, habitués du studio d'Alien eux aussi. Un soir, quelqu'un leur suggère de se connecter et de monter un projet avec les titres enregistrés. Et Opak voit le jour dans la foulée.

« *Je me souviens que James Deano, qui était un incroyable MC à l'époque, nous avait dit "faut faire des CDs les gars, les K7 c'est fini !". On en a sorti deux.* » L'Arme à l'œil et Dénominateur Commun, en 2004 et 2006. Si les quatre viennent d'horizons totalement différents, la sauce prend et la bande enchaîne les scènes en Belgique. « *Notre force, c'est qu'on a su mettre les qualités de chacun au service du collectif... Et c'était beau. Chacun était à son meilleur, on se complétait.* » Pourtant, à terme, les différences et envies artistiques finiront par ressurgir et Opak mourra de sa belle mort.

Départ on solitaire

En 2006, Scylla participe à un concours du label français IV My People et le gagne. Si rien de concret ne débouche de cette victoire, elle a le mérite de le faire remarquer dans l'Hexagone où il se fait doucement un nom dans le milieu du rap underground parisien. Sa carrière solo est amorcée. Trois ans plus tard, il remporte le concours du Conseil de la Musique, "Musique à la Française" (devenu depuis "Du F. dans le texte") et aligne ses premiers EP : *Immersion* (2009), *Thermocline* (2011) et *Second souffle* (2012).

« *Peu à peu, j'ai réalisé que le public semblait n'apprécier et ne retenir que mes paroles les plus sombres, mes textes les plus hardcore... Et je n'ai pas aimé ça. J'ai commencé à douter, à m'interroger sur l'utilité de ce que je faisais.* » Cette réflexion-là débouche sur *Abysses*, premier album, publié début 2013. Un disque plus réfléchi. « *car j'avais besoin de trouver un sens à ma vie et à ma musique. J'ai eu des tas de retours positifs, à propos de tracks que j'avais même hésité à publier. Comme le piano/voix Douleur Muette, un format que je ne maîtrisais pas du tout. Mais les gens s'approprièrent mes morceaux, ils leur faisaient du bien autant qu'à moi. C'est ce que je voulais faire désormais.* »

Scylla

« *Aujourd'hui, je peux faire du rap, comme je peux faire autre chose...* »

Carrière solo 2.0

Scylla découvre les joies de tourner à l'international et emmène *Abysses* sur les routes de France et de Suisse. Puis il fait une rencontre qui va être le point de départ de sa carrière solo 2.0. « *Sofiane Pamart prend contact avec moi en 2014. À l'époque, il avait une chaîne YouTube où il conviait tous les rappeurs français pour des reprises au piano. L'exercice me tentait et il était à Lille, pas loin, donc je l'ai rejoint.* » Tout de suite, ça clique entre le rappeur et le pianiste. « *J'ai commencé à aller poser chez lui tous les dimanches, j'étais totalement absorbé par nos sessions. Puis on a demandé au producteur The Soul Children d'y ajouter sa patte et ça a donné l'album Masque de chair. Sur les suivants par contre, Pleine Lune 1 et 2, on a voulu assumer le piano/voix à fond. Et le public a adoré.* »

Entre ces deux projets sort le brûlot rap BX Vice – « *parce que j'ai besoin de revenir à cette énergie-là à intervalles réguliers* » – mais le statut de Scylla a changé. « *D'un coup, je ne suis plus le gars qui pose à l'ancienne, ni dans les codes trap de l'époque... Je sors de ce débat et je crée mon propre truc.* » Le piano lui apporte une autre considération, le mène vers d'autres salles, face à de nouveaux publics. Scylla prend une nouvelle dimension. Vient enfin *Éternel*, son petit dernier « *à l'univers plus cinématographique, suite à une nouvelle grande rencontre, avec le producteur bruxellois Kendo* », qui lui ouvre de nouvelles portes. « *Aujourd'hui, je peux faire du rap, comme je peux faire autre chose... Je peux faire ce que je veux en fait. Et c'est trop bien.* »

Abysses réédité

Papa depuis 2013, Scylla a aujourd'hui trois enfants de respectivement onze, huit et trois ans. « *À partir de trois, tu passes en Ligue des Champions (rires). Être parent, ça rend meilleur, ça te tire vers le haut, vers un objectif qui te dépasse.* » Un bouleversement si profond qu'il influence également la musique du rappeur. « *J'ai toujours en tête que mes enfants écouteront. Du coup, je ne veux plus rédiger un texte sombre pour un texte sombre, il faut toujours qu'il y ait de la lumière. Je veux qu'ils se disent que la vie est belle... dure, mais belle. C'est ce que j'essaie de leur transmettre.* »

Pour ses dix ans, *Abysses*, l'album avec lequel tout a commencé, s'offre une belle réédition à la rentrée (triple LP), accompagné d'un EP-7 titres baptisé *Ivresse des Profondeurs*. Cinq inédits et deux vieilles connaissances revisités. Le 12 octobre prochain, Scylla retrouvera par ailleurs Sofiane Pamart pour un concert au Palais 12.

Stop!

Il faut qu'on parle des violences sexistes et sexuelles dans le secteur musical

TEXTE : DIANE THEUNISSEN

Les violences sexistes et sexuelles représentent un problème majeur dans tous les pans de nos sociétés, et l'industrie musicale n'échappe pas à cette réalité. Allant du viol à l'atteinte à l'intégrité sexuelle en passant par le harcèlement et la discrimination fondée sur le genre, ces violences font partie intégrante de nos vies, et se comptent à la pelle. Grâce à l'émergence du mouvement #MeToo – et à une flambée d'actions féministes et militantes – de nombreuses voix se sont élevées pour dénoncer ces violences, soulignant l'importance de créer un environnement sûr et respectueux au sein des milieux culturels. Mais où en sommes-nous aujourd'hui? Comment la pensée collective a-t-elle évolué? Quelles sont les raisons qui expliquent l'omerta qui enrobe, encore et toujours, les violences sexistes et sexuelles malgré les diverses tentatives de changement et prises de conscience? Quelles sont les initiatives mises en place pour éradiquer la culture du viol, mettre fin au tabou, accueillir la parole des victimes et faire en sorte que les violences sexistes et sexuelles cessent, enfin, au sein du secteur musical? Réflexions et pistes d'évolution.

Avertissement : certaines des thématiques abordées dans cet article pourraient (re)déclencher des traumatismes.

Commençons par le début : les violences sexistes et sexuelles, c'est quoi ?

Définir les violences sexistes et sexuelles est une étape essentielle pour les identifier et les dénoncer. C'est notamment l'avis de Laurane Wattercamp, sexologue de formation et autrice du livre *Déconstruire le cul : pour une sexualité libre, choisie et non normée* (2024, éditions Le Courrier du Livre) : « Rendre visible, c'est le plus important. Il faut montrer ce qu'est la violence, la définir, et arrêter avec cet imaginaire collectif faussé », souligne-t-elle lors de notre entretien.

Contrairement aux idées préconçues, les violences sexistes incorporent une multitude de comportements, d'agressions et d'attitudes qui expriment une domination ou une discrimination à l'égard des personnes en raison de leur sexe ou de leur genre. Cela inclut le harcèlement – comme les commentaires, les blagues et les remarques sexistes –, mais aussi les discriminations et inégalités de traitement, ainsi que le stéréotypage. Quant à elles, les violences sexuelles font référence à tout acte sexuel imposé à une personne sans son consentement, y compris le viol et l'atteinte à l'intégrité sexuelle. Selon l'article 417/11 du Code pénal, le viol est défini comme « Tout acte qui consiste en ou se compose d'une pénétration sexuelle de quelque nature et par quelque moyen que ce soit, commis sur une personne ou à l'aide d'une personne qui n'y consent pas ». L'organisme Sos Viol va un cran plus loin dans la définition et précise que « Le viol requiert deux éléments constitutifs : une pénétration sexuelle – que ce soit avec le pénis, les doigts ou encore un objet – et l'absence de consentement de la victime ».

Ce mot, consentement, est terriblement important. Dans son livre, Laurane le définit comme « une permission, un accord, une adhésion mutuelle ». Lors de notre conversation, elle précise : « C'est valable dans tous les milieux dans lesquels il y a un rapport de force, de pouvoir ou d'autorité : un consentement éclairé, c'est quelqu'un qui pose une question et quelqu'un qui y répond. On doit poser une question claire et pouvoir répondre un oui franc à cette question. Ça veut dire qu'il faut que la question soit posée, ce qui est rarement le cas, dans les moments d'intimité et dans les violences ».

La normalisation des violences sexistes et sexuelles dans le milieu musical

Dans le milieu musical, les violences sexistes et sexuelles se manifestent souvent, aggravées par la culture du viol et les inégalités de pouvoir qui règnent au sein de l'industrie. Les artistes – qu'ils soient établis ou émergents –, mais aussi les élèves de conservatoires et les professionnel·les du secteur peuvent faire face à des situations où les violences sexistes et sexuelles deviennent monnaie courante, entravant leur liberté d'expression et leur développement personnel et professionnel.

Ces violences, l'artiste Aurélie Muller (Melon Galia, The Tellers, Blondy Brownie, River Into Lake) les connaît par cœur. Il y a une quinzaine d'années, la DJ et multi-instrumentiste bruxelloise rejoignait le groupe pop-rock The Tellers. Malgré le fait qu'elle entretenait de très bonnes relations avec les différents membres du groupe, la situation était parfois très compliquée à gérer : « Pour un des clips, on jouait en live et je devais être habillée avec une robe de mariée. J'en n'avais pas du tout envie et finalement, je l'ai fait. J'étais tellement mal, j'avais l'impression d'être une poupée. Mais de nouveau, on n'allait pas très loin dans les discussions : on vivait avec nos ressentis, en se disant "allez, c'est reparti", confesse-t-elle, avant d'ajouter : Quand on composait de la musique, que je proposais quelque chose et que quelqu'un éludait mon idée, on ne la tentait pas. Là où, du côté des hommes, quand ils proposaient un truc, on essayait toujours. On donnait une chance à leurs idées ».

L'objectification, la discrimination mais aussi le harcèlement ont fait partie intégrante du parcours d'Aurélie. Lors de notre conversation, elle me raconte un événement pour le moins traumatisant : « Avec The Tellers, on est allés au Festival SXSW au Texas. On était programmés par [PIAS] et l'un des patrons du label – qui était complètement bourré, mais ça à la limite, on s'en fout – s'est mis à dire très haut et très fort que j'étais bonne. Ça a totalement foutu le bordel :

moi, je ne savais pas quoi dire, les mecs du groupe rigolaient un peu gênés, et mon mec – qui était l'ingénieur du son – a pétié un plomb en me demandant ce que j'avais fait pour qu'il me dise ça. Le gars du label s'est excusé des années après mais ça n'empêche que c'était super humiliant (...) Mon petit ami de l'époque a participé à toute l'horreur, parce que d'un coup, c'était moi qui avais tout provoqué. Alors que je n'avais rien fait. Je culpabilisais à fond, et je me disais "comment réagir maintenant pour que mon groupe n'en pâtisse pas ?" (...) À l'époque, ça me révoltait mais ça me mettait dans une forme de culpabilité. Celle d'avoir peut-être été trop sympa, trop aguicheuse, trop moi-même ».

Les violences sexistes vécues par Aurélie – et par la plupart des femmes et des personnes issues de minorités de genre – sont des produits de la culture du viol : l'ensemble des mécanismes qui minimisent, banalisent, excusent, justifient et parfois même valorisent les violences sexistes et sexuelles. « On grandit dans un continuum de violences qui banalise énormément l'objectification de nos corps, qui nous contraint, dans notre vie intime et professionnelle, à exercer une sexualité qui n'est pas forcément consentie. Quand ça s'applique à la sphère professionnelle, les mêmes dynamiques entrent en jeu », explique Inès Ayyadi, formatrice au sein de Plan SACHA, l'un des organismes de lutte contre les violences sexistes et sexuelles en milieu festif en Belgique.

Inès Ayyadi – Plan SACHA

« On grandit dans un continuum de violences qui banalise énormément l'objectification de nos corps. »

L'omerta et l'obstacle à la parole, deux conséquences de la culture du viol

Depuis l'avènement du mouvement #MeToo, on entend souvent l'expression selon laquelle « la parole des victimes se libère ». Des voix se sont en effet levées, des évolutions sont en chemin, mais la parole des femmes et des minorités de genre ayant subi des violences sexistes et sexuelles est-elle entendue et accueillie à sa juste valeur ? Ne nous voilons pas la face : le tabou et l'omerta autour des violences sexistes et sexuelles persiste dans les milieux culturels et partout ailleurs.

Inès est formelle : les conversations autour des violences sexistes et sexuelles n'ont pas lieu pour la simple raison qu'elles ne sont pas confortables. « Je pense qu'il y a un très grand inconfort à remettre en question cette culture du viol pour les personnes qui en bénéficient. Et même pour les personnes dominées : c'est très violent de se rendre compte de sa propre domination et de sa propre aliénation. C'est donc très coûteux de se poser ces questions-là et de voir les relations humaines comme des relations de pouvoir. On n'a pas forcément envie de visibiliser les relations de pouvoir, pour les dominants pour des raisons évidentes qui sont qu'ils en bénéficient, et pour les dominés parce que visibiliser la violence, c'est en quelque sorte insoutenable, explique-t-elle, avant d'ajouter : C'est souvent plus facile de dénoncer les violences commises par quelqu'un qui est par ailleurs dominé socialement que quelqu'un qui capitalise tous les privilèges sociaux possibles et face auquel on risque de perdre si on s'attaque. Il y a des risques matériels très grands à porter une accusation publique, on a beaucoup à perdre. »

Selon Laurane, cette omerta est notamment liée à la culpabilisation des victimes : « Les violences, quelles que soient leur type, déconnectent les victimes de leur puissance. Ça crée un mécanisme dans le corps qui fait que tu perds ton estime de toi. (...) Ce qui va bloquer les victimes dans la reconstruction et la reconnexion à cette puissance, c'est la culpabilité. Qu'importe la façon dont les choses se sont passées, la victime ressent toujours de la culpabilité », ajoute-t-elle. Cette culpabilisation entraîne souvent un sentiment de honte et représente un obstacle terrible à la prise de parole : « Même quand tu subis en tant que victime, tu finis par te remettre en question à cause de cette culpabilité qui te déconnecte encore plus de ta puissance. Il y a beaucoup trop de risques à parler car ton manque d'estime de toi te fait croire que c'est quand même un peu de ta faute. Alors que ce n'est jamais le cas, évidemment », ajoute la sexologue. Elle ajoute : « Prendre la parole, ce n'est pas quelque chose qui est valorisé. L'impact de parler demande d'affronter le regard des autres qui n'est souvent pas bienveillant et, potentiellement, de faire face à une justice qui ne va pas t'entendre puisqu'on sait, vu les statistiques, que les plaintes sont majoritairement classées sans suite ».

Laurane Wattocamps – sexologue

« Qu'importe la façon dont les choses se sont passées, la victime ressent toujours de la culpabilité. »

Sarah Bouhatous, coordinatrice de Scivias – la plateforme qui agit pour plus d'inclusivité dans le secteur musical en Fédération Wallonie-Bruxelles – apporte un angle nouveau à la discussion : selon elle, la parole des victimes se libère mais uniquement dans un entre-soi. « Je crois que le fait que la parole soit si mal accueillie de manière générale une fois qu'elle est rendue publique fait qu'elle continue à se libérer mais dans un entre-soi uniquement. (...) La chose sur laquelle on pourrait vraiment travailler, c'est cet accueil de la parole », souligne-t-elle.

Durant notre conversation, Sarah met le doigt sur un élément-clé de la conservation de l'omerta dans notre industrie : l'aspect interpersonnel du secteur musical. « Je pense que l'omerta est notamment liée à cette importance incroyable du réseau dans notre secteur. Comment dénoncer si on sait qu'on met en péril notre vie professionnelle et personnelle, comment dénoncer si on sait qu'à la fin de la semaine on doit se rendre à un drink pro et rencontrer notre agresseur ? C'est effectivement un secteur dans lequel le réseau a une place très forte et qui fait qu'il est difficile de dénoncer ce dont on est victime ou témoin. D'autant qu'on a quand même assez peu de cas de personnes qui sont soutenues quand elles parlent », affirme-t-elle.

Initiatives, outils, ressources et pistes de solutions

Ces constats ne sont pas isolés : ces dernières années, de nombreuses initiatives visant à désamorcer la culture du viol au profit de la culture du consentement ont vu le jour, notamment au sein du secteur musical. Le développement de structures de médiation, de sensibilisation, de formation et d'accompagnement telles que Plan SACHA, Brussels by Night ou encore Osmose marque un tournant majeur dans la lutte contre les violences sexistes et sexuelles dans le milieu festif et musical, et met enfin en lumière l'importance de la situation.

Conscientiser la violence

La violence est là, et ce n'est pas rendre service à la société que de ne pas la voir. Il est essentiel de la conscientiser pour la dénoncer et pouvoir y faire face. Selon Laurane, il faut également transformer l'imaginaire collectif, qui part du postulat que la violence ne peut être que physique. « Je pense que ça participe au fait qu'on n'en parle pas assez : si on s'imagine que la violence est forcément physique, on ne va pas se rendre compte qu'une violence psychologique reste une violence », souligne la sexologue. Elle poursuit : « Un regard, une parole, une autorité, même l'aura d'une personne peut te mettre dans une position d'emprise. C'est là qu'il y a vraiment des gros problèmes dans le traitement des violences sexistes et sexuelles dans les médias, c'est qu'on ne parle pas assez des mécanismes psychologiques d'emprise qu'il peut y voir dans les relations humaines. Du coup, il y a énormément de victim shaming ».

Se former et s'équiper

Né au festival Esperanzah en 2018, le Plan SACHA est un plan de lutte contre les violences sexistes et sexuelles en milieu festif. L'ASBL travaille sur trois points : la formation des équipes organisatrices, la sensibilisation du public à la culture du consentement et la prise en charge psycho-sociale des témoins ou victimes de violences sexistes et sexuelles. « Lorsqu'on forme les équipes organisatrices, on veut vraiment qu'il y ait autant que possible de personnes de différents postes : la sécurité, le bar, l'accueil, mais aussi la programmation, la com, etc. », explique Inès. L'idée ? Faire en sorte que tous les pans de l'événement soient représentés pour réfléchir aux questions de sexisme de façon globale et parvenir à construire un protocole de détection et de prise en charge des violences.

En 2022, l'équipe du BRASS – Centre culturel de Forest a fait appel au Plan SACHA afin de se former à la création d'une charte des protocoles à adopter en cas de violences sexistes et sexuelles. Un processus de longue haleine, qui a porté ses fruits : « Nous avons été confrontés à deux suspicions par rapport à des artistes que nous pouvions recevoir en résidence ou en programmation. Ça nous a beaucoup interpellés au sein de l'équipe, parce qu'on n'avait pas de protocole clair pour aborder ces problématiques », raconte Frédéric Fournes, directeur du BRASS. Après une journée de formation avec le Plan SACHA, Frédéric et les membres de son équipe se sont lancés dans un processus d'intelligence collective avec l'organisme Collectiv-a afin de rédiger leur propre charte protocolaire. « Ça s'est passé en plusieurs phases : il y a d'abord eu une phase collective, avec une session de travail tous et toutes ensemble, et puis on a mis en place un groupe de rédaction de la charte. Une partie de l'équipe a décidé de faire des propositions de rédaction du protocole des différents niveaux de notre charte, puis tout a été validé, en plusieurs étapes et de manière collective, sous le principe du consensus. » Étant donné le caractère intersectionnel de cette démarche, la notion de collectivité est particulièrement intéressante : « C'est un processus qui peut être long et qui, a priori, doit être long. S'il implique l'ensemble des membres de l'équipe, ça demande du temps : le temps de la concertation, de s'entendre sur les notions, qu'elles soient bien partagées par toutes et tous ».

Quels sont les bienfaits de la mise en place d'un tel protocole ? « L'avantage de la charte, c'est d'avoir un socle de valeurs pour ton équipe interne et pour ton public sur lequel t'appuyer, en cas de problème », répond Inès. « Ça permet aussi de désindividualiser le rapport avec le public : si je vais prévenir quelqu'un que son comportement est problématique, je vais pouvoir lui dire qu'on a une charte, qui dit que ce genre de comportements n'est pas accepté. C'est littéralement toi qui contrevient à la charte établie par l'établissement et au bon déroulement de la soirée. Donc, ça donne une échelle supérieure de légitimité pour ne pas tolérer les comportements qui pourraient être sexistes, transphobes, lesbophobes, etc. Et ça permet d'être une vitrine pour le public de ce que l'événement soutient, et les comportements qui ne sont juste plus autorisés en soirée. »

Sarah soulève un problème intéressant : « Ces chartes éthiques, elles sont hyper intéressantes, elles proposent un cadre, elles sont



La Brussels By Night Fodoration est l'une des associations (comme le Plan SACHA) qui lutte contre les violences sexistes et sexuelles en milieu festif.

nécessaires, mais si de façon pratique on ne sait pas les mettre en œuvre, c'est problématique. Souvent, les équipes ont la possibilité d'écrire des chartes éthiques mais les mettre en œuvre, c'est un peu plus compliqué. Ça demande beaucoup de moyens humains et financiers».

Lutter ensemble : l'importance de la collectivité

Durant les divers entretiens menés, la notion d'impact collectif a souvent fait surface : selon mes interlocuteur·ices, l'action collective tient un rôle déterminant dans l'éradication de la culture du viol et dans la sensibilisation envers la lutte contre les violences sexistes et sexuelles. C'est notamment l'avis d'Inès : « S'ils sont socialement sanctionnés, certains comportements n'auront pas lieu. Si je dis quelque chose et que le groupe autour de moi me scandalise en me disant que mes propos ne sont pas OK, je le sais, je l'anticipe et je ne le ferai plus. Il faut vraiment changer l'arc de comportements qui sont acceptés en soirée. Le harcèlement, les blagues hyper sexualisantes, ce n'est plus toléré. Et ça, il n'y a que le groupe qui peut le faire advenir ».

Lyne Bnc – Plan SACHA

« En tant qu'employeur·euse, tu as une responsabilité légale envers tes employé·es. Parler des violences sexistes et sexuelles, ce n'est pas un délire de féministes. »

Créer des espaces de discussion, entendre les victimes et accueillir leur parole

Selon des données récoltées par Femmes de Droit, 2% à 8% des accusations de viol reportées à la police seraient fausses. Ces chiffres prouvent que dans la majeure partie des cas, les victimes ne mentent pas. Accueillir leur parole en favorisant l'écoute active est un devoir que nous devons toutes et tous entreprendre.

Notamment transmis par Le Plan SACHA lors de ses formations, l'écoute active est un outil de communication basé sur l'empathie, qui consiste à aider les personnes à reformuler leur parole tout en les laissant s'exprimer à leur rythme. « En écoute active, on essaye de ne pas tirer les vers du nez de la victime. (...) Non, on la laisse venir à son rythme : si elle dit "il s'est passé un truc pas cool dans la tente hier soir", on va lui demander de nous expliquer ce truc pas cool », explique Inès. « Le but, c'est que la personne puisse verbaliser ce qu'elle vient de vivre et puisse, en mettant des mots dessus,

un peu mieux intégrer ce qu'il s'est passé. Ça va réduire le potentiel traumatique de l'événement : le fait d'en parler avec quelqu'un, de désamorcer ce qu'il s'est passé, de voir qu'on est écouté·e, soutenu·e, ça permet de rendre l'événement moins traumatique que si on est seul·e ou qu'on en parle à quelqu'un qui ne nous écoute pas ou qui nie, » ajoute-t-elle.

Sensibiliser et responsabiliser les employeur·euses

Quand il s'agit de violences sexistes et sexuelles, les premières personnes à sensibiliser sont celles qui détiennent le pouvoir d'agir. Cependant, ces personnes n'ont parfois rien à gagner à se former. « J'ai souvent l'impression que si des faits de violence sont rapportés auprès d'une équipe de direction au sein d'une structure, il y a toujours ce réflexe de dire "Oui mais on ne sait pas, oui mais avec moi il est gentil". Ça, c'est nocif. C'est nocif à la libération de la parole et ça contrevient totalement à la responsabilité de l'employeur de prévenir, d'agir et de respecter le protocole qui est censé être mis en place : mener une enquête qui doit être impartiale, entendre la ou les plaignantes, relever les faits et des pièces, s'entretenir avec les différentes parties. C'est une obligation », explique Sarah. Elle poursuit : « Il existe des guides, il existe des protocoles. Mais l'enjeu, c'est que ces protocoles puissent être connus de tous et de toutes. Et qu'on puisse diffuser ces guides auprès des personnes concernées, c'est-à-dire des directions. Mais le problème est toujours le même, c'est qu'on a toujours du mal à conscientiser les personnes qui sont éloignées de ces problématiques ou même carrément opposées à ces actions ». Afin de responsabiliser les équipes de direction, Sarah et l'équipe de Scivias aimeraient mettre en place des formations à destination des directeur·ices de structures. « La question, c'est de savoir qui accueille cette parole, qui écoute, qui agit une fois que l'information a été communiquée ? C'est pour ça que ces formations, on aimerait pouvoir les proposer principalement aux directions ou aux personnes qui pourraient agir directement au sein des équipes ».

Lyne Bnc, consultante et formatrice au sein de Plan SACHA, est du même avis : « En tant qu'employeur·euse, tu as une responsabilité légale envers tes employé·es. Parler des violences sexistes et sexuelles, ce n'est pas un délire de féministes ».

Des initiatives, des outils et des espaces de lutte contre les violences sexistes et sexuelles existent au sein du milieu musical. Et c'est une excellente chose. Mais pour les mettre en œuvre, il faut des ressources humaines et financières qui restent malheureusement des denrées rares dans notre secteur. Selon Lyne, il est primordial d'avoir la volonté de faire mieux et de se poser les bonnes questions : quels sont nos leviers d'action ? Avons-nous la possibilité de mettre en place des stratégies spécifiques ? Quelles sont nos ressources ? Au boulot !

Une image de marque



© ELIOT DUCKERS

RORI, une image de marque qui l'a conduite en première partie de Lana Del Rey!

TEXTE : LOUISE HERMANT

Pour tenter de sortir du lot, les artistes, même émergent·es, font de plus en plus appel à des directeurs ou directrices artistiques. Ensemble, ils vont déterminer le territoire visuel d'un projet pour marquer le plus possible les esprits au premier coup d'œil. Un métier désormais central dans l'industrie musicale.

Dans le clip de *Losers*, Rori apparaît en uniforme scolaire, déambule dans les couloirs d'une école lugubre aux côtés de ses camarades et pose pour la photo de classe. Sur les images qui accompagnent cette sortie, on retrouve ces mêmes fonds grisâtres, cette même inscription à la craie sur le tableau, cette même chemise blanche, cette même moue. Sur ses réseaux sociaux, les différentes publications exploitent une nouvelle fois ces codes couleurs et graphiques. Une cohérence conservée au travers de différents supports. Derrière cette homogénéité visuelle, on retrouve Elliott Duckers (Dragon Elliott), directeur artistique. C'est lui, la tête pensante du projet. « Être directeur artistique, c'est parvenir à trouver un concept qui soit visuel, narratif ou théorique et réussir à lui donner vie en respectant la vision initiale. » C'est donc ça, la fameuse "DA". Deux lettres qui s'imposent de plus en plus dans l'industrie musicale depuis quelques années. Deux lettres qui regroupent un éventail de responsabilités très large et varié, qui évolue selon les disciplines artistiques et les individus.

Pour Elliott Duckers, tout commence par beaucoup de réunions et d'échanges avec l'artiste et son équipe. De nombreux "moodboards" sont élaborés pour se donner des inspirations et trouver les éléments marquants. Un fonctionnement similaire aux campagnes de pub dans lesquelles on cherche à attirer l'attention du public. Si les méthodes et les objectifs se ressemblent, l'aspect artistique prime ici encore sur celui promotionnel. Une fois la direction trouvée, il convient de solliciter les bonnes personnes pour réaliser toutes ces idées. Et de faire comprendre cette vision au photographe, styliste, maquilleur-se, réalisateur-riche, chef-fe déco, graphiste, boîte de production... amenés sur le projet. « Le directeur artistique est un intermédiaire qui va prendre les décisions créatives. Celles-ci vont se répercuter sur toutes les chaînes de production créatives impliquées. »

En bout de course, le directeur artistique livre une cargaison bien fournie de différents contenus : teaser, cover du single, deux images de relance pour les réseaux, un TikTok, un clip, le teaser du clip... Ceux-ci changent en fonction des demandes et du projet. Le Liégeois qui a également travaillé avec Roméo Elvis, Angèle, Bianca Costa et K.ZIA compare son métier, d'une certaine manière, à celui d'un "wedding planner". Tout comme les mariés, les artistes préfèrent parfois se concentrer sur leurs autres tâches et ne pas s'ajouter des responsabilités. Une manière, pour eux, de garder du recul et la tête froide. Comme le souligne Elliott Duckers, il n'existe pas de manuel pour devenir directeur artistique. « Je crois que c'est ça qui fait tout l'intérêt du job. On travaille tous différemment. On a tous des visions différentes. »

Romain Garcin, lui, multiplie les casquettes. En plus d'être directeur artistique, il est aussi graphiste et photographe. Ce qui lui permet de moins déléguer et d'avoir davantage le contrôle pendant tout le déroulé. On le connaît pour son travail avec des grands noms du rap francophone : Bakari, SDM, Isha, MC Solaar, Caballero et JeanJass ou encore L'Or du Commun. Le Français basé à Bruxelles va longuement discuter avec les artistes de leurs envies pour dégager des lignes directrices. Parfois, il n'est même pas nécessaire d'écouter l'album en amont pour en réaliser la pochette. Il a d'ailleurs découvert l'entière de *QALF* (2022) et de *Lithopédion* (2018) en même temps que tout le monde. « Damso préfère davantage travailler sur des concepts. On va réfléchir avec des mots-clés ou du ressenti par exemple. Quand on bossait sur *QALF*, il m'a demandé de tester un visuel en m'inspirant de l'emoji *Western*, un rocher un peu rouge avec un coucher de soleil derrière. » Le touche-à-tout admet parfois même préférer écouter les chansons après, associées à ses visuels. « Je suis toujours bluffé par la cohérence entre les deux. »

Adèle Boterf, elle, demande toujours à écouter les chansons avant pour mieux comprendre les intentions. Quand cela est possible. Il peut arriver que la photographe et directrice artistique (BOTA, Boa Joo, Youssef Swatt's, Alice Martin) ne reçoive que des maquettes. « La musique peut n'être même pas terminée que les images le sont déjà. Celles-ci peuvent même venir inspirer les artistes pour compléter leur projet. Si on a choisi une DA spécifique avec certains éléments sur la cover, l'artiste peut décider par la suite de puiser là-dedans

pour terminer des titres et avoir encore plus de liens entre l'image et la musique. » Un dialogue qui ne coule pas toujours de source pour certains artistes. Pour l'autrice-compositrice Charles, la traduction en image de sa musique n'a pas toujours été aisée. « Moi, je fais mes chansons, je fais ce qui sort de ma tête. C'est difficile après de refléter ça en images par la suite. Il y a tellement d'options, il faut trouver les bonnes personnes et avoir les bonnes idées au bon moment. » Déçue de ses expériences passées, elle organise déjà les shootings pour son prochain EP prévu pour l'année prochaine, avec de nouveaux directeurs artistiques. « Cette fois, on veut vraiment que la partie visuelle soit ancrée dans le projet. » L'interprète de *Le Marbre* souligne que la force du visuel est non négligeable. « Il y a plein d'artistes qui musicalement ne sont pas spécialement forts mais qui, visuellement, sont monstrueux. Ça fait la force d'un projet aussi. Ça peut tout changer », reconnaît-elle.

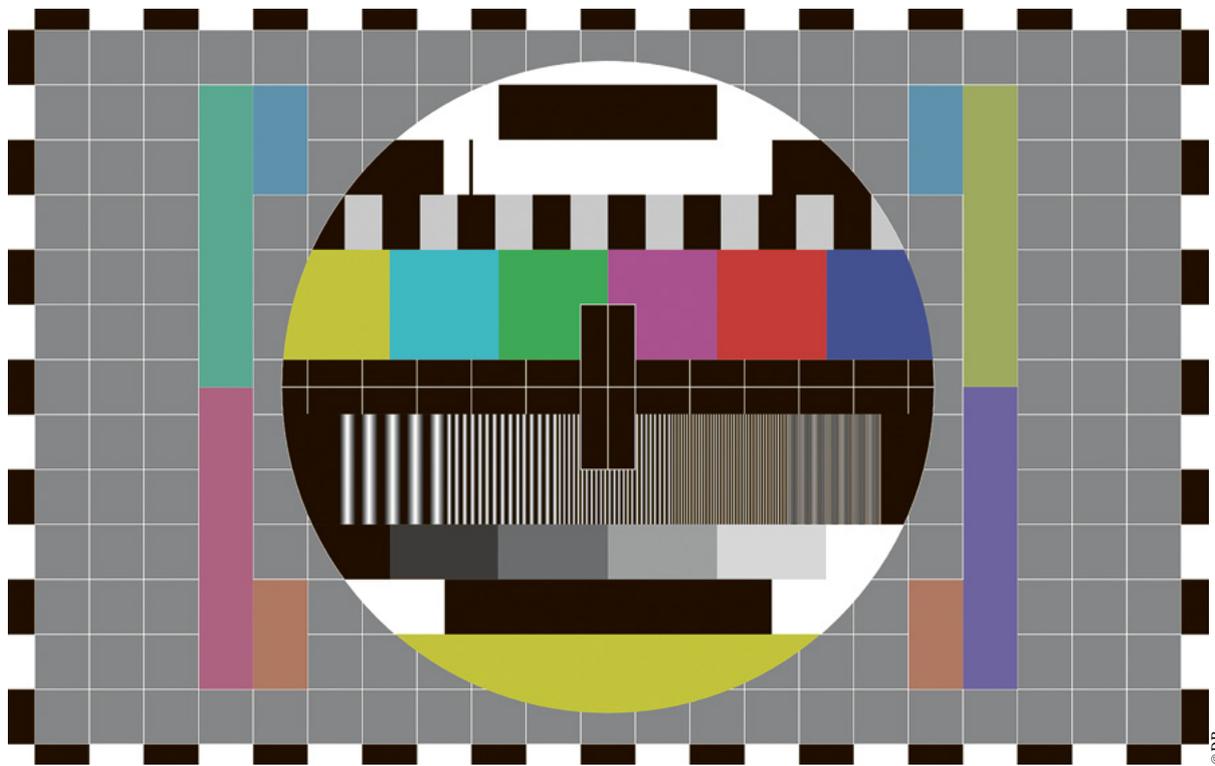
Charles

« Il y a plein d'artistes qui musicalement ne sont pas spécialement forts mais qui, visuellement, sont monstrueux. »

Comme l'assure Romain Garcin, l'image occupe une place importante dans la carrière musicale. « Cela se joue presque dorénavant à 50/50 avec la musique », constate-t-il. Dans un milieu ultra-compétitif et saturé, il faut parvenir à se démarquer. « Les artistes qui débutent doivent être impactants dès le début. Mais ils ont parfois tendance à tout vouloir balancer dès le premier album, quitte à présenter quelque chose d'un peu indigeste et de difficilement compréhensible. » Alster, lui, s'apprête à faire ses débuts sur la scène musicale à la rentrée. Il voit le visuel comme une vitrine, une carte de visite, une étape essentielle de son projet. « Aujourd'hui, on consomme de la musique de manière très rapide, en 15 ou 30 secondes. Ce qu'on retient, ce sont souvent avant tout les visuels. » Dans son cas, ceux-ci ont été pensés au moment de la création des chansons. « Dans ma musique, il y a un côté un peu pop-rock, je m'imaginai dans un skatepark californien. » L'artiste bruxellois a alors fait appel à un professionnel pour mettre ces idées-là en pratique. En misant sur le skate et les US, Alster espère miser sur un champ visuel plutôt intemporel. « Je ne voulais pas quelque chose de trop éclectique dès le départ ni quelque chose qui "fasse stylé" ou tendance. »

Pour Juliette et Charlotte Castay, directrices artistiques, scénographe et réalisatrices belges très demandées en France (Julien Granel, Bon Entendeur, Nelick, Voyou), il faut rester en phase avec la personnalité et l'envie de l'artiste. « C'est certain, l'identité visuelle d'un artiste fait la différence, concède Charlotte Castay. Mais ce qui peut être fort pour l'un ne l'est pas forcément pour un autre. Si un artiste n'est pas à l'aise avec l'exercice de se mettre en scène et d'être démonstratif, on va plutôt se tourner vers une image simple et belle. On adapte le stylisme et les photos en conséquence. » Et si au contraire, un-e chanteur-se préfère jouer sur un style plus extravagant, les sœurs vont partir sur des concepts vidéo et des clips plus barrés. « Quoiqu'il en soit, avoir quelqu'un pour soulager, amener un regard neuf et trouver les bonnes personnes qui pourront exprimer ce qu'ils renferment est pour nous essentiel et mieux vaut le faire dès le début d'une carrière. »

Faut-il encore sortir des clips ?



TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

Objet culturel massivement généralisé dans les années 1980, le clip vidéo accompagne depuis les hits de nos artistes préférés. Toutefois, l'essor des plateformes de streaming et des canaux de diffusion comme TikTok ou Instagram bousculent les logiques de l'outil audiovisuel. En perte de vitesse, le clip a-t-il encore un sens en 2024 ?

Longtemps pensé comme un outil promotionnel, le clip a nourri quelques légendes. À commencer par celle de Michael Jackson qui, en décembre 1983, lâchait les zombies de *Thriller* à la face du monde. Plus tard, d'autres vidéos sont venues marquer les mémoires. On songe notamment à la chorégraphie des robots de Daft Punk dans *Around the World* ou aux personnages virtuels de Gorillaz dans le clip de *Clint Eastwood*. En Belgique, l'esthétique de Stromae tient, pour beaucoup, à sa pose de mannequin dans la vidéo de *Papaoutai*.

Indissociable de MTV et autres chaînes de télévision privées, l'âge d'or du clip s'est prolongé de façon (sur)naturelle avec l'invention des plateformes de partage, YouTube en tête. Avec un milliard d'heures de vidéos consommées quotidiennement, l'entreprise américaine s'est installée durablement dans le paysage audiovisuel. « *Mais aujourd'hui, son influence s'érode, tout comme l'intérêt du clip* », avance-t-on chez Back in the Dayz, l'équipe de management de Roméo Elvis, Yanzo et Caballero & JeanJass. « *La consommation musicale a changé. Avant, les gens n'avaient ni Spotify ni Apple Music. Ils écoutaient de la musique via YouTube. Chaque écoute, c'était une vue supplémentaire. À présent, tout le monde – ou presque – possède un accès illimité à une plateforme de streaming.* »

Parallèlement à ce changement de paradigme, le clip souffre d'un délabrement de ses canaux de diffusion. « *Autrefois, les clips étaient diffusés en masse sur des chaînes dédiées comme MTV ou MCM* », retrace Maxime Lhussier, cheville ouvrière d'Odessa, une agence de management active auprès d'artistes comme Dan San, Glauque ou Glass Museum. « *Aujourd'hui, en l'absence de relais, il s'agit de pousser les gens à les regarder sur YouTube. Cela peut se faire via des reels sur Instagram, un teaser sur Facebook, une vidéo sur TikTok ou un post sponsorisé. En gros, nous finançons des campagnes sur les réseaux sociaux afin de promouvoir nos clips.* »

La pratique est aussi courante chez Back in the Dayz, où l'équation est parfaitement résumée : « *On dépense un budget pour amener le public vers un clip promotionnel qui coûte de l'argent. Tout ça dans le but de faire écouter un album qu'on donne gratuitement sur les plateformes de streaming...* » Face à ce paradoxe, il s'agit d'optimiser les tournages. « *Quand nous réalisons un clip, nous en profitons pour faire des photos, préparer des visuels pour les réseaux sociaux. Un caméraman se charge de tourner un "behind the scene" que nous adaptons ensuite aux formats TikTok et Insta. L'élaboration du clip devient un moyen de préparer le volet communication.* »

Back in The Dayz

« La consommation musicale a changé. Avant, les gens n'avaient ni Spotify, ni Apple Music. »

TikTok Killed the Video Star?

« *Quand un artiste revient dans l'actualité, le clip reste un outil indispensable* », affirme pour sa part Nicolas Renard, le manager de Puggy, mais aussi d'Angèle et Clara Luciani. « *Cela permet de développer une identité visuelle, de personifier un propos, d'ouvrir un temps d'appropriation pour le public et les médias.* » Après plusieurs années d'absence, Puggy est ainsi revenu avec le clip de *Never Give Up*. Deux mois plus tard, le groupe a filmé une version acoustique de ce morceau. « *Sur YouTube, cette session comptabilise désormais un nombre de vues supérieur à celui du clip officiel. Le public semble apprécier ce genre de contenu plus spontané, moins figé. Et puis, il nous arrive aussi de réaliser des petites vidéos qui ont plus d'impact qu'un clip. Parce que sur les réseaux, une capsule de trente secondes suffit pour devenir virale...* »

Maxime Lhussier complète l'analyse de son collègue : « *Un clip est une œuvre "froide", que l'on observe de façon passive. Or, sur les réseaux, les gens souhaitent interagir avec l'artiste. De plus, regarder un clip de trois minutes, ça induit un petit effort de concentration. Là où la tendance actuelle est au "scrollage" compulsif... Sur TikTok, la chanson devient même un support pour que les gens puissent, eux-mêmes, exprimer leurs émotions. Là, le côté participatif est fondamental. L'utilisateur joue son rôle. D'une certaine façon, il est le protagoniste de son propre clip.* »

La rançon de la gloire

« *La plupart de mes clients veulent encore sortir des clips* », indique le vidéaste Brice VDH, réalisateur bruxellois connu pour ses collaborations avec Julien Doré, Roméo Elvis ou Angèle. « *Mais en ce moment, on me sollicite souvent pour réaliser des formats courts. Au lieu de financer un clip, certains labels déplacent le budget dans la réalisation de cinq vidéos TikTok. En revanche, penser que ces formats sont moins coûteux que les longs, c'est un leurre...* »

La remarque du réalisateur nous amène à considérer la question économique. « *Réaliser un clip de qualité, c'est un gouffre financier, souligne-t-on du côté de Back in the Dayz. À une époque, il nous arrivait de mettre entre 40 et 90.000 euros sur des clips. Mais comme ils sont moins regardés qu'avant, ça n'a plus de sens d'investir de tels montants. Pour produire un clip correct à moindre coût, il faut une très bonne idée. Faute de quoi, il faudra dépenser entre 15 et 30.000 euros.* »

Face à cette situation, certains artistes rechignent à sortir des clips. C'est le cas du rappeur JeanJass qui, en compagnie de son acolyte Caballero, s'est distingué dans la série *High & Fines Herbes*. « *Réaliser cette émission nous a coûté dix fois plus cher qu'un clip. Mais sur la longueur, cela nous a donné l'occasion de toucher de nouveaux publics, de teaser les morceaux de la mixtape High & Fines Herbes et, surtout, de réaliser des chiffres d'audience qui, désormais, sont hors d'atteinte pour un clip.* »

Malgré les transformations en cours, YouTube reste le deuxième réseau social le plus utilisé au monde, derrière Facebook, avec 2,5 milliards d'utilisateurs. « *Cette vision planétaire justifie des stratégies plus traditionnelles, commente Nicolas Renard. Si on prend le Top 20 des chansons les plus écoutées de l'année, on constatera qu'elles sont toutes clippées.* » Même son de cloche du côté de Back in the Dayz : « *La notoriété de l'artiste pèse dans la balance. Une personnalité comme Aya Nakamura, par exemple, possède une large audience sur d'autres territoires, notamment sur le continent africain. Elle sort encore des clips qui cartonnent. Parce qu'en Afrique, les plateformes de streaming sont moins généralisées. Du coup, les gens consomment encore sa musique via YouTube. Mais tout ça va forcément évoluer...* »

• Le circuit des clips subsidiés

Depuis 2020, le **Centre du Cinéma et de l'Audiovisuel** accorde des subventions à la réalisation de clips musicaux via l'appel à projets **Nouvelles écritures**. « *Cela nous permet de rencontrer des profils atypiques, des visions artistiques qui échappent aux schémas d'aide traditionnellement mis en place dans le cinéma* », explique **Justino Gustin**, responsable de l'appel à projets. « *L'enveloppe globale est de 200.000 euros. Dix projets sont ainsi soutenus à hauteur de 20.000 euros chacun.* » D'un point de vue audiovisuel, c'est dérisoire. À titre de comparaison, les aides accordées pour la réalisation d'un court métrage tournent autour de 50.000 euros

Certains productions audiovisuelles n'existent que par la présence préalable d'un morceau de musique. C'est une réalité dont nous devons tenir compte ! Mais notre mission est de soutenir le champ de l'audiovisuel, pas celui de la musique », rappelle **Justino Gustin**. « *Pour nous, le clip est un excellent tremplin pour, ensuite, évoluer vers le court et le long métrage, vers le documentaire ou la publicité. En soutenant les clips, nous favorisons l'émergence de nouveaux profils dans l'audiovisuel : des auteurs, réalisateurs, techniciens et producteurs de la Fédération Wallonie-Bruxelles qui gagnent à être connus.* »

Les artistes belges délaissés par Spotify ?



TEXTE : LUC LORFÈVRE

Le géant suédois du streaming a licencié cet été son unique responsable pour la Belgique. Notre marché musical est désormais englobé dans une antenne Benelux basée aux Pays-Bas. Faute d'interlocuteur direct au sein de Spotify, les artistes émergents ne peuvent plus compter que sur leur ingéniosité et le flair des auditeurs pour avoir une chance d'être mis en lumière sur les playlists éditoriales de la plateforme. Plus que le manque de qualité, c'est la taille de notre territoire et sa complexité qui expliquent ce manque d'intérêt pour notre scène.

La décision remonte à la fin décembre 2023 et est effective depuis le 1^{er} juillet 2024. David Binkhorst, unique responsable du marché belge pour Spotify, a été licencié. Il fait partie des 1.500 employés dont la société suédoise s'est séparée dans le monde, suite à un vaste plan de repositionnement stratégique. Un drame social mais aussi un séisme pour la musique belge émergente. Car David Binkhorst n'est pas remplacé. Son poste est sacrifié sur l'autel de la rentabilité et de la mondialisation. Le développement et la diffusion de nos artistes sont désormais gérés depuis les Pays-Bas au sein d'une cellule Benelux. Pour faire court, c'est un employé de nationalité néerlandaise qui a le dernier mot pour déterminer depuis son bureau d'Amsterdam si des chansons de Dan San, Kowari ou RORI sont assez pertinentes pour mériter de se retrouver dans les playlists éditoriales conçues par Spotify. Les productions belges sont bien sûr toujours disponibles sur la plateforme mais elles risquent d'être moins mises en lumière. D'autant que dans le cadre de ce même plan de redéploiement, la société suédoise cotée en bourse a également supprimé de nombreuses playlists locales.

Un mauvais signal

« Sur un plan purement économique, la décision de Spotify ne me surprend pas, commente Damien Waselle, directeur du label indépendant PIAS Belgium. Spotify mène une stratégie mondiale. Et à l'échelle mondiale, la Belgique reste un petit marché en termes d'abonnés, de streams et de fournisseurs de contenus. Coïncé entre des gros territoires comme l'Angleterre et la France, notre pays est aussi morcelé entre sa production francophone et néerlandophone qui ont leurs propres spécificités. Un artiste francophone qui chante en français doit viser la France et des playlists "chanson française" pour augmenter sa diffusion sur les plateformes. Une chanteuse flamande aura plutôt des ambitions sur les Pays-Bas. Avoir un bureau Spotify à Bruxelles avec une équipe belgo-belge n'a aucun sens. [PIAS] a de très bons contacts avec le géant suédois du streaming. On se parle régulièrement. Nous sommes écoutés. Nous avons un catalogue international qui a du poids et nous aide à booster nos signatures belges. Néanmoins, le licenciement de David Binkhorst est un mauvais signal envoyé. On a l'impression de faire un pas en arrière. On perd un interlocuteur qui faisait du bon travail pour la découverte et la diffusion de nos artistes. »

Pas de relais humain

Pour les champions belges du streaming (voir encadré), ça ne changera pas grand-chose. « La Belgique est quand même appréciée musicalement. Ce serait mentir de dire qu'aucun de nos artistes ne reçoit des supports de Spotify. Si vous interrogez Felix de Laet (Lost Frequencies), Angèle ou Hamza, ils vous diront certainement qu'ils sont très contents de Spotify, poursuit Damien Waselle. Par contre, pour les projets francophones qui ne s'exportent pas au-delà de la Fédération ou pour ceux qui s'autoproduisent, la situation sera encore plus compliquée. Ils n'ont plus de relais "humain" pour espérer toucher des utilisateurs au-delà de nos frontières. Accéder aux playlists éditoriales sera encore plus difficile. Or on sait que sans figurer dans une playlist, les écoutes ne décollent pas, surtout pour les musiques de niche. Ce n'est pas non plus aisé de comprendre comment les plateformes fonctionnent. Certains attendent de Spotify des choses qui ne sont pas en phase avec la réalité. Spotify n'est pas une radio du service public, un magazine, un disquaire ou un découvreur de talents. C'est un flux. »

Réaction du secteur

Le secteur musical belge a exprimé ses craintes auprès de Spotify dans une lettre ouverte signée par de nombreux acteur·rices issu·es des deux communautés linguistiques du pays. On retrouve notamment parmi les signataires, VI.BE, le Conseil de la Musique, la Belgian Independent Music Association, la Fédération des Labels Indépendants Francophones, l'association Court-Circuit mais aussi des organisations gérant les rémunérations des artistes comme la Sabam ou PlayRight. « À l'heure où les playlists éditoriales disponibles sur les plateformes font la pluie et le beau temps auprès des consommateurs et mélo-

manes et à l'heure où les tendances se dessinent quasi exclusivement via ces plateformes, le licenciement par Spotify de son unique contact avec le marché musical belge, entraînant de ce fait la disparition des playlists éditoriales mettant en lumière les artistes belges, sont une véritable source d'inquiétude pour le secteur », peut-on y lire. Interrogé par notre confrère du De Morgen, Jarri Van der Haegen, manager, entre autres, de Charlotte Adigéry, va plus loin. « J'ai l'impression que nous sommes vraiment le vilain petit canard de l'Europe. »

Label "belgo"

Les playlists locales ou celles mentionnant "Belgium" dans leur titre n'ont pas toutes disparu. Mais leur portée et leur pouvoir d'attraction restent limités. Et ce n'est pas seulement la faute de Spotify. Qui se lève le matin en disant « aujourd'hui, j'ai envie d'écouter uniquement de la musique belge » ? Imposer à Spotify des playlists avec des quotas belges ? Illusoire. Qui sera intéressé par une playlist enchaînant, en vrac, Mélanie de Biasio, Frank Michael et It It Anita ? La nationalité est en effet rarement un critère prioritaire pour l'abonné de Spotify. Et Spotify fait avant tout plaisir à ses abonnés. « Demain, si la mode est aux morceaux de rock progressif avec solo de flûte de vingt minutes, tu pourras choisir dans plein de playlists regroupant ce genre de musique », déclarait à Moustique Benjamin Schoos, directeur de Freaksville et président de la FLIF. Grands clients des playlists Premium (sans pub contrairement aux radios), le secteur Horeca et les chaînes de magasins préfèrent ainsi diffuser un flux continu adapté à la cible socio-économique de leur clientèle : Today's Top Hits, Viva Latino, Rap Caviar, All Out 80's, All Out 90's, Classic rock ballads... Les découvertes musicales y sont peu fréquentes. La playlist Best Of Belgium (première suggestion quand on a tapé le mot "Belgium" dans notre moteur de recherche de Spotify, abonnement Premium Famille), ne propose quasi que des artistes flamands. Très populaire et créée par Spotify, New Music Friday BE, présente chaque vendredi, comme son nom l'indique, les nouveautés disponibles sur le marché belge. Mais ce sont bien sûr les grosses locomotives internationales qui sont privilégiées. Lancée par le label flamand Sdban Records, la playlist Belgo-Jazz compte 10.000 adeptes. Une niche, certes, qui a permis toutefois au projet francophone OOOTOKO, emmené par Damien Chierici, de séduire des oreilles internationales.

Faire preuve d'ingéniosité

Nés avec les réseaux sociaux et baignant constamment dans un monde hyperconnecté, certains talents émergents réussissent pourtant à bâtir une communauté sans toujours dépendre des grosses structures ou de relations privilégiées avec les plateformes. « De nombreux artistes urbains ont fait le travail sans l'aide de personne et se retrouvent sur des grosses playlists », note encore Damien Waselle. « En chanson, Orlane est aussi un bon exemple. Avant que [PIAS] ne la signe (son premier album est attendu pour 2025, - ndlr), elle a fait preuve de beaucoup d'ingéniosité pour communiquer sur les réseaux sociaux et les plateformes. Sans éditorial de la part de Spotify, elle a fait plus d'un demi-million de streams avec son premier EP et s'est retrouvée notamment sur la playlist Restez Branché (aux côtés de Zaho de Sagazan, Charles, Doria D et Mentissa, - ndlr) qui vise son public cible. Je ne dis pas qu'elle gagne sa vie avec ça mais elle est écoutée et ça ramène du monde à ses concerts. »

• Des chiffres révélateurs

80 millions. Le nombre de titres disponibles sur Spotify.

60.000. Le nombre de nouvelles chansons introduites quotidiennement sur Spotify.

93%. Sur Spotify, 93% des artistes inscrits comptabilisent moins de mille auditeurs par mois.

1 milliard. Lost Frequencies (Felix De Laet, francophone) a été le premier artiste belgo à dépasser le milliard de streams sur Spotify avec *Where*

Aro You Know (qui atteint 1,3 milliard de streams). En Fédération Wallonie-Bruxelles, Stromae et Damso sont plus écoutés que lui.

5. In My Bones (Lost Frequencies), Mockingbird (Dimitri Vagas & Liko Mike), Barcelono 92 (Groen Montana), Before The Party's Over (Mustii) et Wala (Distinet) sont les cinq chansons belges les plus écoutées sur Spotify dans le monde durant le 1^{er} semestre 2024.

Los brassorios, ces nouveaux lieux de concerts



La Mulo à Schaarbook, rendez-vous des rockeurs de tous poils.

TEXTE : DIDIER STIERS

Côté live, voilà deux ou trois ans maintenant qu'un nouveau "circuit" semble s'être développé chez nous, parallèlement à celui des festivals et des salles que nous connaissons tous. Les brasseries, et les microbrasseries, hébergent désormais elles aussi des concerts, et non des moindres. À La Mulo par exemple, on voit même les choses en grand !

©EMILIE FOUDELMAN

Le 12 octobre prochain, la brasserie de La Source à Bruxelles fêtera son cinquième anniversaire. Il y aura probablement du gâteau, on annonce quatre bières exclusives, un dj et un concert du célèbre TBA. L'un des événements de cette rentrée, donc ! Bon... Plus sérieusement, à part les remuants "To Be Announced", on ne sait pas encore qui viendra jouer rue Dieudonné Lefèvre pour l'occasion, mais au vu des groupes passés par là-bas ces derniers temps et de ceux annoncés dans le programme des concerts de la saison qui vient, on peut se dire que ce ne sera pas le premier orchestre de djembés/sarouels venu. Et surtout que la brasserie, – comme quelques autres de son calibre à Bruxelles voire dans le pays quand on considère l'active Misery Beer Co. dans son manoir à Harzé en province de Liège –, est désormais bel et bien une "place to be" quand on aime la musique live.

«Après, tout le monde ne travaille pas foncièrement de la même façon et ne cible pas forcément les mêmes publics», note Jean-Yves Horn alias Jyve, programmateur et cofondateur de la Brasserie de La Mule à Schaerbeek. «La Brasserie de la Senne – je peux en parler parce que ce sont vraiment de bons copains – avait commencé à accueillir des concerts et puis ils se sont rendu compte que le lieu était malheureusement très difficile à sonoriser. Ils se sont alors plutôt dirigés vers des dj sets et des espèces d'afterworks. C'est tous les vendredis, je pense, et ça a l'air de vraiment bien fonctionner de leur côté.» Et puis, il y a La Source, à Laeken... «Ils font quand même deux concerts par mois, dans un style assez bien ciblé, dans cette vibe un peu électro-punk, qui fonctionne très bien chez eux parce que la clientèle y répond vraiment bien.» Quant à Illegaal, la brasserie forestoise qui "soutient depuis 2016 des artistes et des projets socioculturels" en tant que "vecteur d'échanges, de partages et de rencontres au travers de ses événements et favorise les lieux et les partenaires alternatifs", on y travaille essentiellement en coproduction. Jean-Yves Horn : «Ils mettent le lieu à disposition et au final, ça fonctionne comme dans pas mal d'endroits avec un "door deal". Si vous arrivez avec une bonne idée et qu'ils estiment que c'est viable, ils vous laissent faire et eux prennent le bar».

À la Brasserie de la Mule, les concerts sont un peu le fruit du hasard. «Quand on a construit le bar, raconte Jyve, j'ai aménagé une petite scène en me disant que de temps en temps, ce serait sympa et marrant de faire venir jouer des copains. Et puis, on est sortis du Covid, la demande a été croissante et a pris une ampleur à laquelle je ne m'attendais absolument pas. Et donc d'un concert "une fois, de temps en temps", je me suis parfois retrouvé avec quatre concerts sur la semaine!».

Jyve – Brasserie La Mule

« Nous essayons d'avoir le meilleur rapport qualité-prix et de faire en sorte que l'expérience avec les groupes et le public soit la meilleure possible. »

Des lieux de musique pas comme les autres

Pour Jean-Yves Horn, les brasseries, et les microbrasseries surtout, ont à l'heure actuelle quelque peu pris la place de certains bars dans certains quartiers. Et offrent l'opportunité de rencontrer ces gens qui brassent de la bière, forcément, mais souvent dans des lieux un peu atypiques. « Nous sommes installés dans un vieux bâtiment qui date

des années 1800 et qui abritait les chevaux à l'époque où ils tiraient les trams ! » D'autres de ces bâtiments désormais "convertis" en lieux de concerts sont tout aussi atypiques. Ainsi par exemple, la Brasserie de la Source est installée dans l'ancien Byrrh, à deux pas du Canal et de Tour et Taxis. Byrrh ? Pour la petite histoire, « une boisson aromatisée au quinquina et considérée comme un "vin tonique et hygiénique". D'abord vendue en pharmacie, elle devient rapidement un vin apéritif très à la mode » jusqu'à l'aube des années 60. Exit le Byrrh aujourd'hui, l'endroit a été rebaptisé Be-Here et se présente comme "un village durable dans la ville".

Difficile de dire si jouer dans une (micro)brasserie constitue une expérience différente pour un groupe mais on peut imaginer que ça l'est pour le public, qui connaît bien les salles "classiques" du pays. En même temps, ces brasseries ne sont pas en mesure de proposer le même genre d'affiche, on restera ici clairement dans le rayon alternatif... « Nous essayons d'avoir le meilleur rapport qualité-prix et de faire en sorte que l'expérience avec les groupes et le public soit la meilleure possible. » Jyve regrette : « Malheureusement, certains groupes que j'ai vraiment envie de booker, qui sont un peu plus "renommés", demandent des cachets vachement élevés pour une petite entreprise comme la nôtre. Plus de 2.000 euros, ce n'est pas possible. Y parvenir strictement avec le bar, juste en vendant des bières à 3,50 euros est impossible ».

La Mule, c'est pour l'heure ses deux fondateurs, Joël Galy et, donc, Jean-Yves Horn. Le premier s'occupe essentiellement de la production, et le second de tout ce qui est réseaux sociaux, bar et programmation, le duo étant épaulé par cinq étudiants, ainsi qu'un plein-temps et deux étudiants en prod'. Quid des aides ? D'éventuelles subventions ? À Schaerbeek, La Mule a bénéficié d'un coup de pouce de Muzik1030, pour faire jouer des artistes bruxellois et participer au paiement du cachet. Pour le reste, c'est compliqué : « On espère des réponses un peu plus positives des organismes qui subsidient. C'est compliqué d'aller gratter quelques sous là-dedans, quand tu n'es pas une salle de concert complètement dédiée avec une ASBL et que tu n'as pas les commissions paritaires adéquates ».

En trois ans d'existence, plus de 400 artistes sont pourtant passés sur les planches de La Mule... Sans aucun subside, donc. « On a bénéficié d'une sorte de répit pendant quelques mois parce qu'en sortant du Covid, ils avaient des enveloppes à distribuer aux tiers-lieux subsidiaires. Mais c'est malheureusement vite arrivé à son terme, parce qu'il y avait beaucoup de demandes, beaucoup de festivals qui explosaient. J'ai introduit des demandes, j'envoie des mails, des courriers mais pour l'instant, ça se solde toujours par un "non". Et même des organismes comme Court-Circuit ne peuvent malheureusement pas aider parce que, justement, il y a tellement de demandes et ils ne savent pas répondre à tout le monde. »

Professionnalisation

À La Mule, on a profité de la fermeture estivale pour entreprendre quelques travaux. D'ampleur, quand même : « On démonte le bar, on est occupé à l'installer dans le fond. Je vais construire des "pratos" sur mesure (des éléments modulables de scène, – ndlr) qui nous permettront d'agrandir vraiment la scène quand nous aurons des bands un peu plus conséquents. Le bar prenait énormément de place... À l'origine, on voulait installer une cuisine dedans mais on ne l'a finalement jamais fait pour des raisons d'autorisations ».

C'est surtout que là comme ailleurs, les concerts commencent à ramener de plus en plus de monde. Et les programmateurs faisaient face à de plus en plus de demandes. Jean-Yves Horn a pris le taureau par les cornes : « On a décidé de se tourner à 100% vers une salle de spectacle. Pas juste de concert mais vraiment de spectacle. Le bar est démonté, et on gagne près de 120 places côté jauge. Jusqu'ici, la jauge, c'était au maximum de 220 personnes, alors que beaucoup de gens se mettaient sur la terrasse pendant les concerts. Au-delà, ça devenait un peu serré, serré ! Là on va passer à quasi 320 personnes ! Mais voilà, c'est désormais ça la dynamique. Tous les mercredis, on va essentiellement travailler autour du spectacle : du stand-up, de la mise en scène, des drag shows, de l'impro. Les jeudis et les



La Source a créé une bière spécialement pour le groupe Gros Cœur, la Java.

© LA SOURCE

samedis sont les jours des concerts en coproduction. Entrée payante ou entrée libre, un peu en fonction du cachet des artistes et de ce qu'on est capable d'assumer. Et le vendredi sera réservé aux concerts plus intimistes. Ce jour-là, le bar est complètement ouvert à partir de 16h parce qu'on a beaucoup de familles et de jeunes parents qui nous suivent depuis le départ, qui vont faire leur petit marché à côté et puis qui viennent prendre une petite planche apéro, manger une petite frite, prendre quelques bières et passer un peu de bon temps à l'intérieur ou sur notre terrasse. On n'avait pas envie de fermer les portes à ces gens-là !

Pas plus qu'on a envie de changer du tout au tout : « Des vendredis et des samedis seront encore réservés aux anniversaires. On va organiser l'Oberbayern comme on le fait chaque année, même chose pour le festival "techno boum boum", avec des artistes un peu plus électro... Il y a une volonté de toujours rester le plus accessible possible et de préserver les concepts qu'on a développés depuis trois ans, qui plaisent aux gens, qui fonctionnent très bien et qui créent vraiment une dynamique et une super bonne ambiance ».

Passer de "brasseur" à "organisateur de concerts" : drôle de trajectoire, même quand on sait que "bière" et "rock", c'est parfois très synonyme... L'un ou l'autre a-t-il aujourd'hui concrétisé un vieux rêve ? « Est-ce que ça avait été prévu à la base à La Mule ? Comme je l'ai dit, idéalement, ça devait être de temps en temps un concert de groupes de potes. J'ai tenu le Gele Poraa (haut-lieu de sortie à Jette, Bruxelles, - ndlr) pendant quelques années où, pour dynamiser justement l'endroit et puis essayer de refaire renaitre la scène rock et punk à Bruxelles, j'avais organisé énormément de concerts. Est-ce que je me suis dit que j'allais implanter ce truc-là à la Brasserie de La Mule ? Je n'en sais rien... J'avais surtout une volonté : en se lançant en tant qu'indépendant, c'était de ne plus avoir des horaires aussi contraignants qu'avant ! Mais là, c'est clair qu'on va vers une professionnalisation totale de la structure... »

La Mule restera une brasserie, mais côté "salle", on professionnalise. Et au maximum, même ! « J'ai la chance, raconte Jean-Yves Horn, d'avoir fait de très belles rencontres, dans le milieu artistique mais aussi au-delà. On a par exemple un ingé-son attiré, Raph, qui travaille exceptionnellement bien et avec lequel on a un peu construit le matos et le backline. Et puis là, j'ai réussi à avoir un accord sponsoring avec les gens de chez EMD Music. Eux cherchaient une vitrine pour certains de leurs produits et de leurs marques... Grâce à ça, on va pouvoir développer une nouvelle expérience acoustique avec un nouveau "soundsystem" dès cette rentrée, offrant quelque chose d'un petit peu plus immersif. »

Demandes d'artistes en hausse constante ? Jean-Yves Horn répond par l'affirmative : « Oui, y compris même de gens qui sont déjà passés et qui demandent à revenir parce que justement ils ont kiffé l'accueil et la professionnalisation de la structure, qu'ils se sont rendu compte qu'ils n'étaient pas juste venus poser un ampli, amener une guitare, une batterie et finalement faire un truc qui sonnait mal... Maintenant, on va travailler en "door deal" avec les groupes, pour essayer justement de les responsabiliser. C'est très chouette de dire "je viens avec mon groupe et on va te demander 800 euros de cachet", d'accord, tu t'engages là-dessus mais par contre, essaie de faire de la com et ramener des gens ! ».

Et la bière, dans tout ça ?

Bière et musique, ça reste finalement très lié. Sans vouloir rouvrir notre dossier santé d'il y a quelques semaines, constatons juste que dans les concerts, elle est un "élément" fédérateur. Et donc, en organiser un, de concert, dans une brasserie, ça peut ressembler à un jackpot et titiller l'imagination des brasseurs. « On a sorti des bières à plusieurs reprises, justement pour des groupes qui voulaient organiser des release party chez nous », dit Jyve. Une pratique désormais classique dans pas mal de ces petites brasseries ! « Certaines recettes s'inspirent d'ailleurs de l'esthétique des groupes programmés chez nous, confiait ainsi à nos collègues de L'Écho Julien Duquesnes, programmateur de concerts et brasseur à La Source. (...) Nous recevons Minami Deutsch. C'est du rock indépendant japonais. Pour marquer le coup, nous allons brasser une bière à base d'algues nori et d'autres ingrédients piochés dans la culture asiatique. » On se souviendra aussi, par exemple, que la sortie de Drift, l'album d'Annabel Lee avait inspiré les brasseurs de L'Ermitage.

« Nous avons brassé une bière pour les copains de Jean-Paul Groove, reprend notre interlocuteur. Je travaille aussi avec Tchestia (le festival - de musique - organisé dans le village de Serinchamps à proximité de Ciney, - ndlr) et le Jam In Jette. J'essaie de pousser à chaque fois les artistes émergents vers ces festivals-là aussi. Et donc, on brasse par exemple la bière qui va être servie tout au long du festival Tchestia (fin août, - ndlr) et on ne la brasse que pour eux parce qu'ils en sont friands. On a aussi brassé une bière pour la sortie d'Octophilia, l'album de KermesZ à l'Est... » C'est gagnant-gagnant ! « Beaucoup d'artistes, après nous avoir rencontrés, après avoir fait un concert chez nous, ont aimé notre façon de faire, comment ils ont été reçus et... ils ont aimé la bière ! Et ils ont envie justement de promouvoir leur image via nos bières et de fait, notre image aussi. » Et c'est ainsi - aussi - que se construit la réputation grandissante des brasseries sur la scène musicale du pays...



Nicolas Michaux

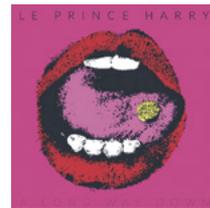
Vitalisme
Capitane Records

Ancré dans un récit personnel tourné vers la beauté du monde, Nicolas Michaux chante le chaud et le froid dans un opus vibrant d'optimisme. Un album avenant, lourd de sens mais pourtant vif et léger. Bien plus solaire que ne l'était *Amour Colère* (sorti en 2020), *Vitalisme* ne se décharge toutefois pas de réalisme, livrant une vision directe et large de la complexité de l'humain. « *Quand j'essaye de faire de la musique, j'essaye de faire quelque chose qui parle du réel sans trop le simplifier. Il me semble que la vie est ainsi faite, entend l'artiste liégeois. On est traversés par plein de choses contradictoires et c'est ce qui fait toute la complexité et la richesse humaine.* » Sans nul doute un album optimiste et lumineux malgré les tourments d'un monde parfois en peine. Car il y parle de réchauffement climatique, de guerres, mais aussi, et surtout, de chaleur humaine, de lutte, de réparations et indéniablement, de vitalité. Tout cela sur fond de mélodies accrocheuses, réchauffées par une fièvre assez 70's. Fort de son écriture tant littéraire que musicale, ce quatrième album est riche également de sa conception collective. Alors que les précédents albums n'étaient signés que par un seul homme (ou presque), ce dernier missionne davantage de musiciens et se nourrit de voyages entre Bruxelles et Samsø, une île danoise à laquelle le chanteur est très attaché. C'est riche, coloré, texturé, un véritable patchwork. « *J'avais envie d'un album aussi bordélique que la vie, foisonnant, et pas trop monomaniaque. Je voulais que ça déborde. Si ça s'appelle Vitalisme, tous les coups sont permis me suis-je dit.* » L'album amène dès lors un vent d'air frais et entend reconnecter ses auditeurs à des questions fondamentales, sous des atours pop-indé dansants et joyeux. Nicolas Michaux présentera ses nouveaux titres au Botanique le 16 octobre, avant de les célébrer le 18 du même mois, sur la scène parisienne du Zèbre de Belleville. — **LM**



Boogie Beasts
Neon Skies & Different Highs
Donor Productions

Sorti en avril dernier, *Neon Skies & Different Highs* est déjà le 4^e album du groupe. Salué par la critique anglaise, espagnole et néerlandaise, c'est pourtant bien à un combo belge qu'on le doit. Boogie Beasts navigue entre rock et blues mais pas seulement. Car on retrouve sur certains titres une touche de gospel... et aussi même de rap ! Quand ce n'est pas une ambiance 80's à la Stone Roses, come sur *Cold Waves*, qui fut le premier single révélé. Et créer des ambiances, ils savent le faire : écoutez *Down the line* et son solo de guitare un poil déstructuré. Puis plus loin, retour au blues du Delta sur *Sunday Morning* ou *Some people* qui parle des "different highs"... traduisez par "chacun sa came"... Bref, il y en a pour tous les goûts. Quelques dates sont d'ores et déjà annoncées chez nous dès le mois de novembre. D'abord aux Deux Ours (Modave) puis le Zik Zak à Ittre. — **JPL**



Le Prince Harry
A Long Way Down
Teenage Menopause Records

Si en Angleterre, le prince Harry a toujours été le plus turbulent de la famille royale, en Belgique, il n'a jamais été vraiment reconnu par la couronne. Trop imprévisible, sauvage et ingérable pour Philippe et Mathilde assurément. Après quelques démêlés avec un label espagnol qui a sorti le disque digitalement sans le prévenir et l'a pressé à quelques exemplaires (d'une piètre qualité de surcroît) sans son accord, le tandem électro-punk liégeois renverse à nouveau le trône et a jeté sa guitare par la fenêtre du palais. Synthétique, martial et pop (enfin, on se comprend), *A Long Way Down* réinvente l'Electronic Body Music. Un terme initialement utilisé par Kraftwerk (ensuite repris par DAF et Front 242) pour qualifier le son plus physique de son album *The Man-Machine*. Le Prince Harry, un ami qui vous veut du bien... — **JB**



Orchestra Nazionale della Luna
Selene's view
BMC Records

Troisième mission pour l'Orchestra Nazionale della Luna qui explore une fois de plus les tréfonds de l'humanité et de la musique. Cette fois-ci, le vaisseau, propulsé par les micro-tonalités, les silences et les fulgurances free et électromagnétiques, part à la rencontre de Sélène, déesse de la lune. De là-haut, avec elle, il observe le monde et s'interroge socialement, culturellement et économiquement sur son évolution un peu chaotique. Les quatre musiciens font la part belle aux instants suspendus et mystérieux (*Kompelo, E-peli*), aux turbulences rocailleuses (le sax trafiqué de Manu Hermia sur *Data Lake*) et aux délires vintage (*Kari Ikonen* détourne les sons de son moog ou ceux de son piano à l'aide de ses "maqiano"). Sébastien Boisseau (contrebasse) et Teun Verbruggen (batterie) participent activement à l'aventure, eux aussi, en remettant en question les rythmes en les explosant ou, au contraire, en les apprivoisant. Le voyage est interpellant, parfois secouant mais extrêmement jouissif. — **JP**



VAAGUE

Oktopus Mekaniks
Shapes No Frame

Après un premier EP très remarqué et des concerts remarquables, VAAGUE sort son premier album. 11 titres composés, arrangés et joués par un seul homme : Antoine Pierre. La particularité de VAAGUE provient d'abord du fait que tous les sons sont générés par la frappe du batteur. Grâce aux capteurs placés sur l'instrument et reliés en temps réel à un ordinateur sur lequel il a chargé des samples, Antoine peut moduler, superposer et surtout improviser à l'infini des sons et des mélodies. Le résultat est une fusion unique entre groove électro, drum&bass, ambient, techno, jungle. Les titres évoquent ou s'inspirent d'endroits qui ont marqué l'artiste. « *Ce sont des lieux tels que Sunset Junction, un lieu-dit à Los Angeles ou Prospect Park à Brooklyn, par exemple, j'y ai fait des "field recordings". Cet album est une sorte de melting-pot de tout ce que j'ai vécu depuis 2022.* » L'album s'appelle *Oktopus Mekaniks*, en référence au musicien qui semble avoir huit bras, ou plus, pour tout contrôler. « *C'est pour cela aussi qu'il y a des titres en rapport avec les abysses, là où on ne perçoit pas tout de suite les monstres qui s'y cachent.* » La musique recèle, en effet, des milliers de détails rythmiques ou sonores. On y retrouve aussi des voix. « *Anna McLuckie vit à Manchester. Je lui ai envoyé le morceau sur lequel je voulais qu'elle enregistre plein de trucs différents et plein de textes qu'elle a écrits. On a fait des aller-retour de musique et de chant, c'était un puzzle, on a trouvé le refrain, puis j'ai refait quelques arrangements.* » Stuart McCallum, lui, a proposé différentes lignes de guitare sur *Amsterdamn*. En résumé, cet album est dense et riche de variations et risque bien de faire transpirer plus d'un clubber. **-JP**



Benjamin Schoos

The Direct Way To Melancholy
Freaksville Records

C'est un album solo du dandy liégeois, alias Miam Monster Miam et par ailleurs grand manitou du label Freaksville. Il porte donc son nom civil. Mais il y a du beau monde pour l'accompagner dans sa quête de la mélancolie totale. Le piano Steinway de Chris Cerri, les cordes du Nicolas Stevens Ensemble, le violoncelle de Jean-François Assy, les ondes Martenot de la spécialiste mondiale Christine Ott (déjà entendue chez Radiohead), la batterie de Sacha Toorop et la guitare électrique de Jérôme Mardaga qui sublime notamment l'intro de *Murmuration*. Définitivement humain, entièrement organique, émouvant de la première à la dernière note et mixé par les doigts cristallins de Gilles Martin, *The Direct Way To Melancholy* se décline en neuf plages instrumentales. Pas de mots mais des titres en forme de slogans pour baliser ce voyage hors du temps, quelque part entre pop orchestrale chère à Freaksville, ambient, néoclassique et musique de chambre. *Sans voix, The indefinable nothing, La grande vallée, Droomtuin* évoquent ainsi les grands espaces, la solitude, les rêves et les désirs d'un Ailleurs sans doute utopique. Ennemi des algorithmes, des codes de la pop formatée et du flux continu, Benjamin Schoos signe un album qui va droit au cœur. Inestimable et juste parfait pour coller au spleen de l'automne qui s'annonce. **-LL**



Benjamin Vndredi

magnolias (EP)
Sixeleven

Pianiste, beatmaker, compositeur, producteur et depuis peu chanteur, Benjamin Vrydagh, du haut de ses 30 ans, peut déjà se targuer d'avoir pas mal bourlingué dans les couloirs du rap noir-jaune rouge. Pourtant, depuis son single *Belle maladie* (2022) et la trilogie de EP romantiques qui a suivi (*Avant, Pendant et Après l'Amour*), celui-ci a troqué son avatar Dee Eye contre Benjamin Vndredi, un costume davantage taillé pour ses aspirations du moment. Des envies de pop anglo-saxonne mais de français dans le texte, qui s'incarnent dans les 5 titres de *magnolias*, premier volet d'un projet qui lui tient particulièrement à cœur. « *C'est celui qui représente le mieux mon approche et la couleur que je vise aujourd'hui. Une démarche très musicale, dans l'esprit d'un Steve Lacy, qui vient du hip-hop mais apporte un bagage supplémentaire, une fraîcheur...* » La suite dudit projet est annoncée pour l'automne et fera l'objet d'une release party sur les planches botaniques le 28 novembre prochain. **-NC**



Nico Chkifi & Julien Tassin

Song Offerings
Ramble Records

Le guitariste (Julien Tassin) et le batteur (Nico Chkifi, aperçu dans LANIAKEA, Supernova, etc.) ont commencé à travailler ensemble durant la période covid et ont décidé "d'officialiser" leur rencontre à l'occasion de ce disque qui a été enregistré aux Ateliers Claus (Bruxelles) au mois de décembre 2022. Leur bio précise : les deux musiciens « *s'associent pour la première fois afin d'explorer de nouveaux territoires dans le domaine de la musique improvisée* ». Ils nous offrent donc 11 chansons, qu'on qualifiera toutes "à la lisière de..." : du rock, de l'ambient, de la noise, du jazz, free et autre, etc. Un voyage parfois réconfortant, parfois éprouvant, surtout déroutant, suscitant toujours la curiosité... et l'envie d'entendre la suite. **-FXD**



Oldd Wvrms

Abysséphale

Cursed Monk Records/MFSAM Records

Stoner, doom, sludge, post-metal... Oldd Wvrms, c'est un peu de tout ça, oui. Et cela faisait un petit temps qu'on n'avait plus entendu "banger" les Ardennois (Tenneville), déjà auteurs de plusieurs albums. Le dernier en date (*Codex tenebris*) était sorti en 2019. Quant à *Abysséphale*, ce sont deux (longues) plages, *Omniscient* (16'34") et *Omnipotent* (14'54"), deux instrumentaux aux guitares lourdes et tranchantes, à la batterie précise et inventive, qui alternent passages atmosphériques et riffs puissants et crépusculaires, présentés comme le « *résultat cathartique d'une dépression* ». Captivant de bout en bout. Dans la mouvance, Oldd Wvrms est vraiment une référence en Belgique. **-FXD**



Scherzi Musicali – Nicolas Achten

Il Concerto Caccini (2 CD)
Outhere/Ricercar

Avec de bien belles voix solistes et toute la gamme des instruments de basse continue, le double album que consacrent Nicholas Achten et son ensemble Scherzi Musicali à Giulio Caccini (1551-1618) va réjouir les fans de musique ancienne. Actif à la charnière du 16^e et du 17^e siècle, évoluant du madrigal à l'opéra naissant, Caccini, souligne en effet Achten, « *a joué un rôle déterminant dans l'esthétique musicale de la fin de la Renaissance, tant comme chanteur et instrumentiste que comme compositeur et pédagogue. Sa musique et même ses préceptes allaient dépasser les frontières et les époques.* » Un succès qui lui vaudra notamment de se voir confier la musique du mariage d'Henri de Navarre et de Marie de Médicis. Cet enregistrement tout en élégance et en subtilité doit une part de son évidente réussite à la diversité du continuo, cette ligne de basse où l'on croise, selon les morceaux, luth, archiluth, lirene, violone, viole de gambe, harpe et autre guitare baroque. « *À l'époque de la Renaissance, explique Achten, les instruments se déclinaient en différentes tailles, du soprano à la basse. Mais avec l'évolution de la musique, les instruments qui accompagnent le chant ont connu des modifications visant à améliorer le registre grave pour mieux soutenir les voix.* » Un mariage déterminant pour toute l'époque baroque, qu'annonce l'art de Caccini qui ne se considèrerait pourtant, rappelle Achten, que comme « *une étincelle allumant une flamme ardente* ». Mais quelle étincelle ! – **SR**



Camilo Córdoba Quintet
Retratos

Autoproduction

Camilo Córdoba est un musicien argentin bien connu chez nous, notamment pour ses participations au sein d'ensembles tels que Sonico ou l'Ensemble 22. Il est parti enregistrer ce nouvel EP, quatre compositions originales, quatre "portraits" ("retratos" en espagnol), directement en Argentine et avec quelques musiciens références du style. Il nous propose, bien sûr, un tango mais entre tradition et sonorités contemporaines, tantôt sautillant, tantôt nostalgique et toujours magnifiquement interprété par des musiciens maîtrisant parfaitement leur instrument et les codes du genre. Un voyage dont vous ne serez pas déçu si vous appréciez le tango. On espère avoir un jour l'occasion de découvrir ce quintet en live chez nous en Belgique. – **FXD**



IMAINA
She (EP)

Autoproduction

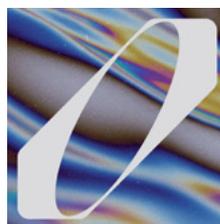
Dans sa première livraison, *Wounds*, l'artiste belgo-bolivienne décortiquait les mécanismes d'un amour destructeur, se donnait pour mission de briser ces liens toxiques si tenaces et retraçait ses différentes blessures. Aujourd'hui, ses plaies ont cicatrisé, même si elles laissent encore des traces. Sur son nouvel EP, IMAINA entame son processus de guérison. L'ancienne candidate de *The Voice Belgique* confie cette fois ne plus avoir peur (*Corazón*), s'autorise à nouveau à désirer (*Mine*) et laisse place à la personne la plus importante dans sa vie : elle-même (*Estoy Mejor*). L'autrice-compositrice joue avec brio sur la force et la vulnérabilité de sa voix, la mélancolie et la sensualité de ses productions et ses différentes langues (espagnol, anglais et quelques mots en français). – **LH**



Baloji

Augure
Universal

À l'origine, il y a un film. Imaginé et écrit par l'ancien de Starflam. Le pitch ? « *Koffi est un Congolais vivant en Belgique avec sa compagne Alice, enceinte de leur premier enfant. Il emmène sa bien-aimée rencontrer sa famille. À cause de son épilepsie, il est considéré comme un sorcier par les siens. Ses proches pensent qu'il est atteint d'une malédiction qui peut les frapper, s'ils s'approchent trop de lui.* » Sauf que... Baloji a d'abord cru qu'il ne parviendrait jamais à le réaliser, ce premier long-métrage. Mais l'histoire de ces personnages, ses personnages, lui tenait à cœur. Alors il a pensé la raconter sur disque. Sur quatre disques, chacun relatif à l'un de ceux-ci : « *Donc j'ai imaginé la bande-son d'un film qui n'allait jamais exister ! J'ai eu l'idée de faire des albums du point de vue des personnages* », précise-t-il. Entretemps, *Augure*, le film en question, a fini par voir le jour (dans nos salles il y quasiment un an). Et être remarqué, qui plus est : on l'a primé à Cannes et aux Magritte, notamment. « *Tout mon travail est lié à la poésie, disait-il dans une interview pour TV5. On dit souvent que l'humour est la politesse du désespoir. Moi, je crois vraiment que c'est la poésie, cette politesse du désespoir. Elle aide à aborder certains thèmes difficiles. Les aborder de manière frontale les rendraient trop lourds, chargés.* » C'est vraiment cela qui constitue le filigrane des 36 titres constituant ces 4 albums, entre afrobeat, rumba et hip-hop bien sûr, électro et featurings parmi lesquels celui de la chanteuse capverdienne, Mayra Andrade. – **DS**



Monoko
Outside

Durbuy Music

Ingénieur civil de formation, ingé-sou par extension, Tim de Fontaine a notamment produit des chansons pour Mustii ou Doria D avant de revêtir la cape de Monoko. Un nom de scène de super-héros sous lequel il délivre aujourd'hui son premier EP. Ouvert aux quatre vents, *Outside* traverse de vastes paysages électroniques : des espaces bordés de références techno, ambient, house ou IDM. Entamés à Bruxelles, finalisés dans un studio du côté de Durbuy, les cinq morceaux gravés sur ce premier essai évoquent tout à la fois les exploits de Floating Points, de Joy Orbison et de Daniel Avery. Sur les traces de ces cadors, le coup monté par Monoko se joue (de préférence) à la tombée de la nuit. Au plus près des étoiles et d'une mélancolie lunaire. – **NA**

Retrouvez la liste de toutes les sorties sur larsonmag.be



Why The Eye ?

TEXTE : JULIEN BROQUET

Hommes des bois, bricoleurs à poils longs, aux masques et aux instruments DIY, les Bruxellois de Why The Eye ? qui sortent en ce mois d'octobre leur nouvel album, *Inspirex*, sur Exag' Records épinglent tous les quatre un disque qui les a profondément marqués.



Mr. Bungle
Disco Volante (1995)
Slash/Warner

Damien Magnette : « On se faisait écouter plein de musique avec un copain. On allait toujours louer des disques à la Médiathèque. Quand il a ramené cet album, ça a été la grosse claque. Notamment au niveau de ses compositions totalement éclatées qui paraient dans tous les sens. Je n'avais jamais entendu un truc pareil auparavant. Aussi structuré et déstructuré en même temps. Avec des mesures asymétriques. Un côté

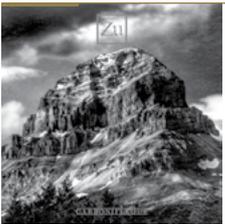
hyper cartoonesque. Très expressionniste. Puis une production qui t'en met plein la gueule. Des breaks et des changements de plan en permanence. *Disco Volante* a été super important dans ma façon d'envisager comment faire de la musique et ma manière de l'enregistrer. Je ne suis pas un fan ultime de Mike Patton. Je n'ai jamais vraiment écouté Faith No More par exemple. J'ai essayé récemment et j'ai trouvé ça dégueu. »



Tuxedomoon
Desire (1981)
Crammed

Jean-Paul Domb : « Je n'étais vraiment pas dans ce genre de musique à l'époque. Je suis tombé sur ce disque par hasard. J'avais quatorze ou quinze ans quand je l'ai découvert et je suis toujours resté sur ma première impression. Cette basse et cette ambiance sont pour moi l'une des grandes réussites de cette période. J'avais entendu à la radio A Forest de The Cure mais je n'avais pas capté qui en

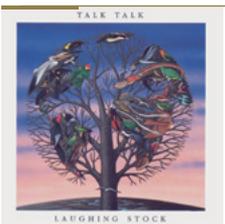
était l'interprète. J'ai essayé de trouver qui c'était. Et chez un petit bouquiniste qui avait une caisse de disques dans le centre de Bruxelles, je suis tombé sur un album avec des arbres sur la pochette. Je me suis dit que ça devait être ça et je l'ai loué. J'ai découvert plein de trucs de cette manière (rires). Rester sur un seul album est vraiment compliqué parce qu'ils sont nombreux à avoir été déterminants. »



Zu
Carboniferous (2009)
Ipecac Recordings

Nicolas Gitto : « Ce disque est sorti chez Ipecac si je ne m'abuse. On retrouve notamment Mike Patton et des membres des Melvins dessus. La production y est plus grosse que sur les précédents albums de Zu (un groupe de musique expérimentale italien, - ndlr). Le son est massif. Bien brutal. Ça m'a directement parlé. À l'époque, on avait lancé le projet Zoft avec Damien (Magnette) et on bossait sur notre premier album. Le mec

qui jouait du tuba a quitté le projet et on cherchait un troisième musicien pour nous accompagner. On a fini par rester à deux dans cette aventure mais un type qui nous a momentanément rejoints nous a dit : je comprends ce que vous faites. Ça me fait penser à Zu. À l'époque, on travaillait sur ce genre de fausses rythmiques. C'était relativement dans l'air du temps tout le côté math rock. Mais je ne connaissais pas du tout. »



Talk Talk
Laughing Stock (1991)
Verve/Polydor

Jean-Philippe De Gheest : « Cet album a été fondateur pour moi dans sa liberté. Dans son non-conformisme. Dans sa fabrication aussi. Mais surtout dans sa mise en perspective de la musique. Tu te retrouves avec le charleston super proche. Tu as l'impression d'être sur le bec de celui qui joue de la clarinette. Il a quelque chose de magique. C'est l'un des rares disques que je peux écouter en boucle et dont je ne me lasse jamais. L'un des plus

purs et des plus justes de ma collection. Derrière la structure qui paraît simple, il existe une vraie liberté tant pour l'artiste que celui qui l'écoute. Il y a vraiment moyen de l'interpréter comme on veut. Un peu comme quand tu lis un livre et que tu colles tes propres images dessus. Tu n'es pas prisonnier d'un cadrage ou d'une production. Rien ne s'impose à l'auditeur. Tu peux filtrer le disque avec tes propres sensations. »



Image extraite du clip de Colt, *Millo vies*

Alex Dossogne



©ALEX DOSSOGNE

TEXTE : DIDIER ZACHARIE

Clippeur pour Loïc Nottet, Colt, ONHA ou RARI, Alex Dossogne a pourtant commencé comme photographe.

« Quand je suis arrivé à Bruxelles, mon ordi s'est crashé, j'ai perdu tous mes contacts. J'ai alors fait une pause dans ma carrière et quitte à recommencer quelque chose, autant changer tout en gardant ce que j'aime dans la photo, à savoir raconter une histoire avec des images. »

C'est là que le Carolo se tourne vers l'audiovisuel. Alors qu'il fait ses études à l'INRACI, il devient chef opérateur sur des films. « Une suite logique de la photo. C'est un peu comme ça que je me suis retrouvé dans le monde de la vidéo. » Et comme la musique est un autre de ses centres d'intérêts, le voilà qui s'essaie au clip.

Il y a quelques années, il a monté sa boîte de production MIMESIS. « Ça s'est fait pendant le Covid, entre deux confinements. On a eu l'occasion d'organiser un festival en ligne, le SwipeUp avec Nonante-Cinq, une agence de com. J'étais encore aux études, mais on avait les clés du Palais 12. On s'est réunis avec des gens de l'école, c'était notre première opportunité, on s'est dit qu'on devait mettre un nom sur ce projet. C'est comme ça qu'on a créé MIMESIS. »

Durant ce tournage, Alex crée des liens avec pas mal d'artistes comme Alice on the Roof, Glauque, Charles, Loïc Nottet : « On s'est retrouvés à filmer une trentaine de concerts, donc on avait les contacts. À partir de là, on a commencé à faire des projets. Le premier qu'on a fait nous-mêmes, c'est un clip pour Youssef Swatt's. On a fait trois clips avec lui. Puis on a bossé pas mal avec OHNA pour qui on a créé tout l'univers visuel. »

C'est comme ça qu'Alex Dossogne voit l'art du vidéo-clip : comme une traduction visuelle de l'univers d'un artiste. « J'ai envie de créer une cohérence visuelle pour des artistes ou des marques. Le milieu du clip, je le vois comme le milieu de la pub. Il s'agit de vendre un concept, une idée, une image. Mettre en avant une image et raconter une histoire avec ça. »

Aujourd'hui, MIMESIS s'occupe aussi de projets dans l'événementiel. « On vient de faire toute la cohérence visuelle vidéo pour les Ardentes, le film d'après-festival et toutes les capsules vidéo sur les réseaux sociaux. » L'ambition est aussi d'aller vers d'autres secteurs comme la pub. « En Belgique francophone, on est souvent ceux qui exécutent le projet de manière technique. C'est très bien, mais on a plus à offrir. Il y a plein de talents chez nous. On a envie de prouver qu'une boîte de prod belge francophone peut être créative et prendre un projet en mains de A à Z. »



©ROMAIN GARCIN

Benjamin Vndredi (Dee Eye)

Après avoir affûté ses talents de producteur dans les cercles du rap belge, Dee Eye, devenu Benjamin Vndredi, s'offre une release party au Bota avec *magnolias*, projet pop solo où il tient aussi le micro. Itinéraire d'un mélomane éclectique.

TEXTE : NICOLAS CAPART

Benjamin Vrydagh a 6 ans lorsqu'il s'assied pour la première fois devant un piano. Celui de son père, avec qui il va suivre une formation classique et apprivoiser l'instrument. Dans la foulée, il s'attèle à un cursus jazz de trois années, avant de lever le pied. « Vers 14 ans, j'ai commencé à composer de petits trucs. J'apprenais mes morceaux préférés, j'étais un énorme fan de Coldplay. J'avais aussi un pote bassiste avec lequel je faisais du son. Je me suis mis à toucher à tout, mon horizon s'est élargi. »

Bien des notes s'échappent de sa chambre d'ado, de Linkin Park à Jamiroquai, en passant par les Red Hot. Le hip-hop se fait une place dans les goûts de Benjamin, qui s'initie avec Eminem, 50 Cent, Solaar et IAM. Ses premiers amours sont boom bap, et essentiellement US. « J'écoutais CL Smooth, A Tribe Called Quest, Guru et la scène jazz-rap new-yorkaise. Ces artistes m'ont donné envie de faire de la musique. Et Pete Rock m'a donné envie de faire des prod'... Puis la scène trip-hop, DJ Shadow, Vitalic, Bonobo, ces gens qui fusionnaient l'électro avec d'autres genres, le hip-hop qui mutait et entrait dans la sphère populaire... Cette période m'a trop inspiré. »

Des rencontres vont lui permettre de se lancer. Celle du producteur Phasm sera un tournant. « Il est une influence majeure pour moi, à son contact j'ai appris à produire avec d'autres logiciels, à sampler, etc. Un autre de mes mentors est le beatmaker Le Seize, avec qui j'ai énormément appris. Et enfin JeanJass, qui m'a beaucoup inspiré et même proposé de travailler avec lui. » Benjamin a 23 ans et signe ses premiers placements (Roméo Elvis, PLK), avant de produire les albums de Venlo et Absolem, pour lesquels il met en place une D.A. S'il s'épanouit dans ce rôle, quelque chose manque... « Le rap tournait en rond et je voulais essayer des choses différentes. Alors, je me suis lancé en solo. »

En 2021, il chante pour la première fois sous l'avatar Dee Eye et sur l'album *Sunset 2000*. « On me disait souvent que ma voix ressemblait à celle de The Weeknd. Je me suis mis à l'écouter de plus en plus et c'est devenu une influence importante. » Sa plume s'aiguise et louvoie entre pop anglo-saxonne et chanson française, jusqu'à la sortie de *Belle Maladie* l'année suivante, en tant que Benjamin Vndredi désormais. En mai dernier, c'est sous ce nom qu'il publicait *magnolias*, 1^{er} volet de son nouveau projet. Le second sortira fin octobre et sera dévoilé au Bota le 28 novembre.



©DR

Boogie Beasts

J'obtiens enfin un rendez-vous entre deux concerts avec 2 membres de Boogie Beasts : le guitariste et chanteur Jan Jaspers casquette vissée sur la tête et Fabian Bennardo arborant un T-shirt des Cramps. Les 2 musiciens sont heureux : leur dernier album *Neon Skies & Different Highs* est bien accueilli par le public belge. Rieurs, ils me racontent un moment scénique bien particulier...

TEXTE : JEAN-PHILIPPE LEJEUNE

« Nous étions invités à jouer en tête d'affiche d'un festival. Jusque-là, rien d'anormal sauf qu'il s'agissait d'un rendez-vous metal ! (le Rockelingen à Petit Enghien, – ndlr) en juillet 2023... L'invitation nous a surpris d'autant plus que c'était plutôt "black metal"... Quand j'ai fait mon soundcheck, raconte Fabian, le public criait : « Toots ! Toots ! » Bref on avait un peu peur... D'autant qu'il faut aussi imaginer une scène avec quelques effets pyrotechniques et autres feux d'artifices auxquels nous, qui avons la bougeoite sur scène, ne sommes pas habitués. Contre toute attente, le public a adhéré massivement au concert, ils étaient littéralement collés à la scène. Et nous avons été priés de faire des "stage divings" sous les acclamations de la foule. En plein milieu d'un titre, nous nous sommes jetés tout à tour dans le public en quittant la scène pendant plusieurs minutes. Même Gert le batteur a été sollicité, c'était fantastique. » « Nous jouions après nos amis de Black Mirrors, précise Jan, et le show a pris une tournure inattendue. Même l'organisateur était étonné. Cela n'était jamais arrivé à un groupe comme le nôtre, peu connu dans le milieu du metal... » « C'était assez dingue, à un moment, comme je bouge beaucoup, se souvient Fabian, je me retrouve à proximité d'une zone sécurisée où je sens brusquement une forte chaleur : j'étais encadré par deux flammes plus haute que moi, j'ai même cru que ma gomina allait prendre feu ! On s'est tous regardé estomaqués, avec l'impression que les techniciens artificiers en avaient un peu rajouté. Le public était tellement conquis qu'on aurait pu leur demander de faire la chenille ! »

WE'VE GOT YOUR BACK

Sabam for Culture apporte un soutien concret à ses membres et aux organisations par le biais de différentes aides financières, bourses et prix.

Toutes et tous ensemble, continuons à créer, à imaginer, à concevoir et à diffuser la culture !

sabam.be

sabam
for culture

POUR LES ARTISTES PAR LES ARTISTES



LA GESTION COLLECTIVE DES
DROITS VOISINS DES INTERPRÈTES ?
C'EST NOUS !

PlayRight®



Social media



TU
JOUES,
ON
GÈRE !

AMPLO

Le partenaire RH du secteur créatif

www.amplo.be

UNE PRODUCTION DU CONSEIL DE LA MUSIQUE

DU

**LE CONCOURS DES ARTISTES
QUI CHANTENT... EN FRANÇAIS!**

DANS

LE

TEXTE

MUSIQUE

CM
CONSEIL
DE LA
MUSIQUE
.be

INSCRIVEZ-VOUS JUSQU'AU 6 DÉCEMBRE 2024

▶▶▶▶ WWW.CONSEILDELAMUSIQUE.BE ◀◀◀◀

INFORMATIONS: +32 2 550 13 20 | INFO@CONSEILDELAMUSIQUE.BE

jam.
rbbf

LE SOIR

moustique

BOTANIQUE

La Vallée

PlayRight®

sabam
for culture

**RÉGION DE
BRUXELLES-
CAPITALE**

F3

**FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES**